

DU MOIS

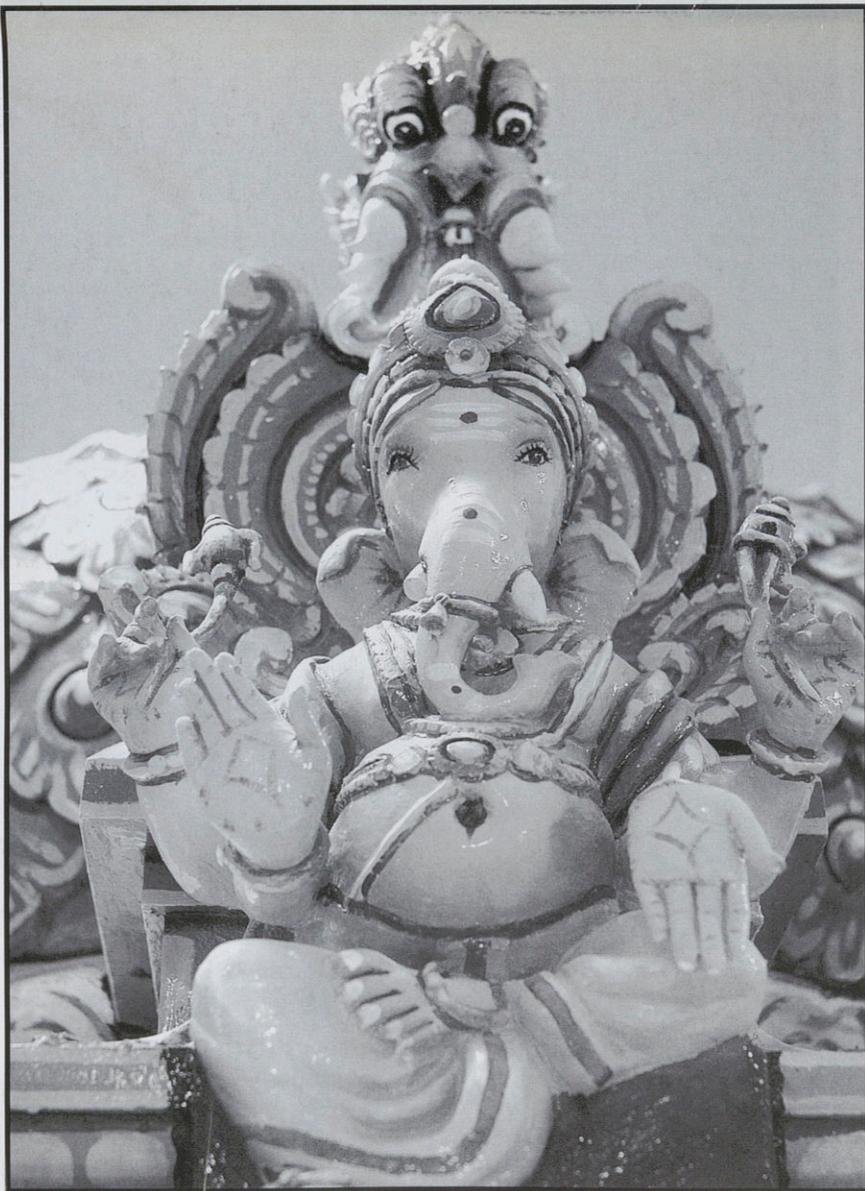
JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - N° 172 - MAI 2010 - 2,30 EUROS

Bras de fer au Musée de Montmartre

La mairie de Paris et l'association gestionnaire sont condamnées à trouver un accord, alors que vient d'ouvrir une belle exposition sur le dessin de presse de la Belle époque. (pages 8 à 10)

Ganesha : le dieu éléphant tout neuf de La Chapelle

(page 3)



Bruno Lemesle

Mobilisation pour un autre 104

(page 4)

L'association Crésus au secours des surendettés

(page 5)

Les lycéens de Suzanne-Valadon découvrent *La Rafle*

(page 11)

Films, fringues, photos et palabres pour le festival Barbès l'Africaine

(pages 12 et 24)

On déplombe les murs à l'école Championnet

(page 13)

Une nouvelle maison pour les mineurs réfugiés, près de la place de Clichy

(page 14)

Toxicomanie : les lieux d'accueil et de soins

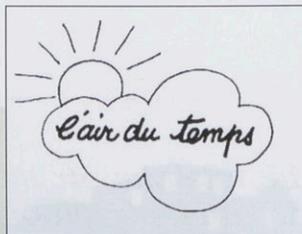
(Dossier pages 15 à 17)

La Cigale, star du music hall

(page 20)

Le bulletin d'abonnement est en page 14.

Fol Jo 32713 D1



L'âge de la retraite

«La question des retraites est un sujet actuel et épineux. Dans l'article que vous avez aimablement consacré à l'ancienne directrice de la Maison des associations du 18e que je suis, il est fait état de ma prise de retraite dans deux ans : rien n'est moins sûr. On sait que l'âge de la retraite devient évolutif pour garantir un niveau de retraite décent.

Et puis, ne pas faire accroire (même si la Maison des associations du 12e se situe dans l'ancienne gare de Reuilly) que j'aurais été mise sur une voie de garage... Mes nouvelles fonctions à la tête de la MDA 12 ne constituent pas une promotion ; elles ne sont pas non plus une sinécure : il s'agit de faire redémarrer une Maison qui pour diverses raisons a été délaissée. Un tâche "colossale" qui, grâce à l'appui de la municipalité du 12e, n'est pas insurmontable... mais réclamera de nombreux mois, peut-être plus de deux ans.»

Brigitte Bâtonnier

Gabrielle, reviens !

«La boîte à lettres PTT de la rue Gabrielle, angle rue Drouet, vient d'être enlevée. Pour quel motif ? Nous ne le savons pas. Son enlèvement prive les riverains d'un service de proximité précieux, indispensable. En effet, la rue héberge un CAS fréquenté par de nombreuses personnes âgées, ainsi qu'une halte-garderie. À l'arrêt du Mont-

martobus, elle était d'un usage aisé et pertinent. L'accès aux boîtes les plus proches se fait en empruntant escaliers, rues en pente, pavés... On a vu ce que cela donnait cet hiver où il a été impossible de se déplacer dans le quartier. Outre la gêne aux usagers occasionnée par cette suppression, il s'agit d'un petit morceau de lien social qui disparaît. Jusqu'à quand allons-nous tolérer que les liens sociaux ainsi tissés par les aménagements et les services de proximité se dissolvent sans que les intéressés aient leur mot à dire ? On préférera peut-être installer à cet emplacement une caméra de vidéo surveillance ?»

Alice Bséréni

Cette lettre a été transmise aux élus de l'arrondissement. Selon l'ADDM (Association de défense de Montmartre et du 18e), Sylvain Garel (Verts) devrait présenter un vœu au prochain conseil d'arrondissement, demandant le rétablissement de cette boîte aux lettres.

Henri, reste avec nous !

Plusieurs lecteurs nous ont alertés sur la fermeture programmée, en septembre, de l'antenne jeunes du 5 rue Henri-Brisson (voir notre dernier numéro).

La municipalité de Paris considère que sa localisation entraîne une maigre fréquentation. Les lecteurs qui la connaissent nous disent qu'au contraire, située Porte-Montmartre, dans un quartier où vivent de nombreux jeunes,

elle fonctionne très bien. «C'est une structure indispensable», dit l'un. «C'est la seule pour les 16-25 ans. Il ne faudra pas se plaindre si les jeunes traînent après sa disparition», dit un autre, ajoutant qu'on avait récemment fait pour 60 000 € de travaux. Les jeunes ont constitué un comité de défense et placé des affichettes demandant son maintien.

Souvenirs du cinéma le Louxor ? Exprimez-vous

L'association des Amis du Louxor souhaite publier sur son site internet www.lesamisdulouxor.fr des témoignages sur la fréquentation de ce cinéma, qui connut depuis sa création en 1921 des programmations très diverses. Si vous souhaitez confier vos souvenirs du Louxor, écrivez à : Nicole Jacques-Lefèvre, 146 bd de Magenta, 75010 Paris, ou : nicole.jacques-lefevre@wanadoo.fr

Des élus régionaux

Dans notre dernier numéro, nous citons quatre habitants du 18e élus au conseil régional d'Île-de-France. Danielle Loiseau, du Collectif unitaire de la gauche anti-libérale 18e, nous en signale deux autres : Céline Malaisé (Gauche unitaire) qui était tête de liste dans les Yvelines au premier tour, et François Labroille (Alternative citoyenne), qui était cinquième sur la liste de Paris du Front de Gauche, tous deux élus au second tour, sur la liste commune après fusion avec le PS et les Verts.

L'art de renforcer les bouchons

Et de trois ! Depuis le milieu de l'automne, la rue de Laghouat a changé trois fois de sens. Alors que depuis plusieurs années le sens autorisé allait de la rue Léon à la rue Stephenson, il a été inversé sans explication cet automne, puis remis dans le sens précédent cet hiver avant d'être à nouveau inversé au printemps, toujours sans explication.

Les automobilistes ne s'y retrouvent plus et plus d'un s'engage en sens interdit sans s'apercevoir du nouveau changement.

Mais surtout, ce dernier changement tombe à pic pour aggraver encore les bouchons qui encombrant ce quartier de la Goutte d'Or où l'on vient faire ses courses de toute l'Île-de-France, car depuis le 1er avril la rue Léon est barrée après la rue Doudeauville. Les conducteurs ne peuvent plus se dégager du quartier en filant vers la rue Stephenson et n'ont d'autre choix que de se diriger vers le carrefour Doudeauville-Poissonniers-Poulet qui n'en demandait pas tant, encombré qu'il est par les visiteurs et les camions de livraison. Tout ça pour quoi ?

Marie-Odile Fargier

PETITES ANNONCES

■ Copropriété, 19 rue Marcadet, cherche employé(e) d'immeuble. 16 heures par semaine, habitant le quartier. Laisser message au : 01 42 55 95 40

■ L'association ADOS cherche des bénévoles pour de l'accompagnement scolaire, du CP à la 3e, du lundi au vendredi, entre 16 h 30 et 19 h 30. Contact : 01 42 54 84 74.

■ Solidarité Jean Merlin (106 bis bd Ney) cherche des bénévoles une demi-journée par semaine pour le tri et la distribution de courrier aux SDF, sans-papiers ou demandeurs d'asile. Contact : Jean-Pierre, 06 64 68 86 33. solidaritejeanmerlin@noos.fr

■ La Gymnastique volontaire vous attend 6 rue Esclançon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées, convivialité. Pour optimiser votre

capital santé, garder la forme. Tél : 01 46 27 58 34

■ Le Comité actions logement (CAL) cherche bénévoles pour participer aux permanences d'accueil et d'orientation des mal logés (constitution de dossiers administratifs, info et accès aux droits, écoute, aide). Les permanences ont lieu les premier et troisième mercredis du mois et tous les samedis (14-17 h). Formation et accompagnement assurés par les membres de l'association. 01 42 57 14 62. cal@comite-actions-logement.org

TARIF DES PETITES ANNONCES :

- Gratuit pour les associations jusqu'à un maximum de 240 signes. Pour les autres, 9 € jusqu'à 240 signes. Paiement à la commande. ● Au delà de 240 signes, 9 € supplémentaires jusqu'à 480 signes.
- Les commandes doivent nous parvenir par le 20 du mois précédant la parution.

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'Association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10. dixhuitdumois@libertysurf.fr

● L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardin, Fabrice Benoist, Edith Canestrier, Virginie Chardin, Nicolas Chastagnier, Djimmy Chatelain, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpiro, Sophie Djouder, Christophe Dutheil, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gamblin, Sylvain Gasnier (Vain), Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Fouad Houiche, Maïté Labat, Bruno Lemesle, Mathieu Le Floch, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag. ● Rédaction en chef : Marie-Pierre Larrivé. ● Maquette : Nadia Djabali. ● Directeur de publication : Christian Adnin.



TOUJOURS PROCHE DE VOS ENVIES.

CRÉATION & EXCLUSIVITÉ D'UN SERVICE SUR-MESURE.

Ici votre rêve prend forme !

- Création et transformation de bijoux.
- Réparation horlogerie et bijouterie.
- Restauration de pendules et de montres anciennes.
- Estimation de vos bijoux et montres.
- Rachat de votre Or.
- Grandes marques d'horlogerie et bijouterie.

COMPTOIR JOFFRIN

Bijoutier - Joaillier - Horloger

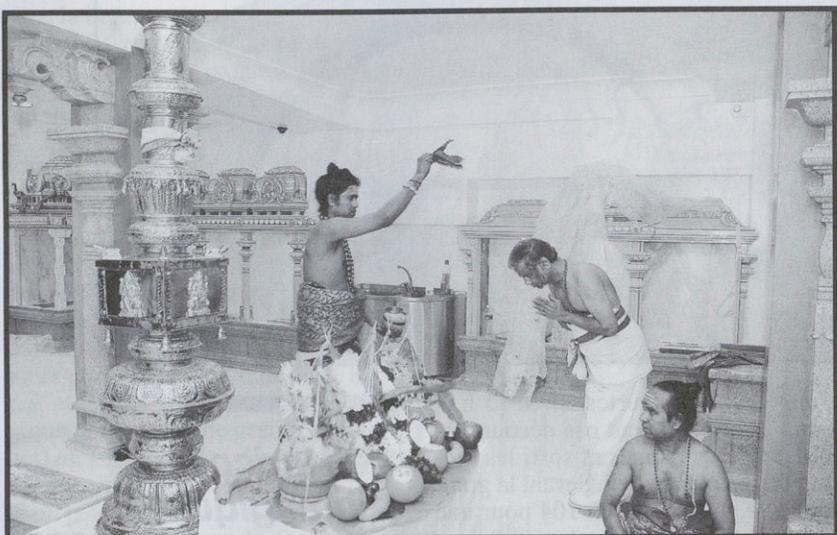
5, rue Lepic 75018 PARIS - Tél. 01 42 64 90 45
28, rue Hermel 75018 PARIS - Tél. 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr

Le temple hindou, installé depuis 1985 rue Philippe-de-Girard, a déménagé. Trois jours de festivités et de rituels traditionnels ont eu lieu en avril, pour consacrer le nouveau lieu de culte du dieu-enfant.

Le nouveau temple pour le dieu Ganesha, 17 rue Pajol

Reportage photo : Bruno Lemesle



Bénédictio devant le pilier central du temple, en bois de teck sculpté.



Les offrandes aux dieux.

Le temple Sri Manicka Vinayakar Alayam, premier temple hindou créé en France, en 1985, a fait peau neuve à l'occasion de son déménagement. Il vient de quitter le 72 rue Philippe-de-Girard dont l'immeuble doit être abattu, pour s'installer, toujours dans le quartier de la Chapelle, 17 rue Pajol.

Les travaux d'aménagement du nouveau temple, qui dispose maintenant de 100 m² au lieu de 60, ont commencé en janvier. Ils avaient été retardés de presque un an suite à des soucis de visas pour les artisans venus d'Inde pour le décorer. «*Heureusement que Michel Neyreneuf, l'adjoint à l'urbanisme, nous a bien aidés pour débloquer la situation*», souligne M. Sanderasekaram, le responsable du lieu. Les artistes indiens, spécialisés dans la sculpture des temples hindous,

ont réalisé un véritable travail d'orfèvre : dix-huit sculptures traditionnelles ont été réalisées à la main selon les rites védiques. Elles sont en granit noir naturel, extrait dans l'Inde du sud. La plupart du matériel provient d'ailleurs de l'Inde, comme le sable spécial servant à faire du ciment, des briques roses fragiles comme des biscuits. Le marbre seul provient d'Italie.

Et les statues prennent vie

L'inauguration a duré trois jours, de vendredi 16 à dimanche 18 avril, avec toute une série de rituels, essentiels pour qu'il devienne lieu de culte. Plusieurs brahmanes, venus spécialement de Londres, du Canada et de l'Inde, bien sûr, ont pratiqué la "divinisation" des statues pour qu'elles s'imprègnent d'énergie vitale et deviennent réellement des dieux.

Le premier jour, a été installé au centre du temple un grand pilier en bois de teck, le Kockmaram, sculpté et orné de cuivre au Sri Lanka. «*Ce pilier est la première pièce à consacrer. C'est lui qui transmet toutes les paroles des dévôts à l'univers. Vous savez, c'est le principe du téléphone et de ses fils de cuivre*», explique M. Sandera. Derrière le pilier, trône l'autel du dieu Ganesha, divinité principale du temple. Ganesha, c'est le dieu-enfant à tête d'éléphant, le dieu de l'amour, la fertilité et de la connaissance. Lors de la cérémonie, il faut d'abord le prier afin que tous les autres rituels se déroulent sans encombre.

L'eau, le feu, le troisième oeil

Les autres dieux ne sont pas oubliés toutefois. Ainsi, à gauche de Ganesha, se trouve l'autel de Shiva, père de Ganesha, et de sa femme Parvathi. Leur autre fils, Murgan, et ses deux femmes, Valli et Deivani, ont également leur place, à la droite du dieu éléphant. Chaque autel est surmonté d'un dôme portant un chapeau en cuivre, le kalasam.

Les autels ont été installés et consacrés samedi. Le dimanche, les célébrations ont débuté par la cérémonie du feu et de l'eau, effectuée avec trente-deux herbes naturelles et neuf bois différents apportés pour l'occasion de l'Inde. L'eau est sanctifiée par la vibration divine, générée par les mantras chantés en sanskrit. L'eau ainsi sacrée (la teertha) est ensuite utilisée pour asperger les statues et distribuée aux fidèles qui la boivent et participent ainsi au divin. On sanctifie également toutes les sculptures du sanctuaire ainsi que les pots de cuivre

contenant les offrandes : herbes aromatiques, fleurs en pétale, noix de coco coupées en deux... Quant au feu, il s'agit d'un messager qui porte les prières et les offrandes vers Ganesha pour obtenir sa bénédiction. On allume des torches et on les promène au-dessus des autels pour que les dieux acceptent d'apporter la prospérité à ceux qui les vénèrent.

Enfin, on pratique la cérémonie d'ouverture du troisième œil des statues avec une aiguille en or. L'énergie divine qui était restée dans l'ancien temple est transférée dans le nouveau et les prières peuvent alors se pratiquer.

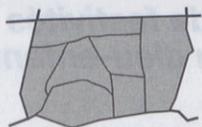
Prochain défilé le 29 août

Les festivités se sont terminées par la distribution d'un riz à l'indienne, consommé dans l'ancien temple.

«*Ce nouveau temple est vraiment unique en France avec sa magnifique décoration. Nous espérons tripler le nombre des visiteurs, fidèles habituels ou occasionnels venant faire un vœu, ou même touristes. Vous êtes tous conviés à venir rue Pajol et vous serez instantanément plongés au cœur de l'Inde*», conclut M. Sandera. Il n'oublie pas d'appeler à participer au grand défilé annuel de Ganesha qui marque son anniversaire. La statue du dieu-éléphant est portée depuis le temple dans tout le quartier afin de répandre sa bénédiction sur tous. Des milliers et des milliers de personnes y participent. Le défilé a lieu soit le dernier dimanche d'août soit le premier dimanche de septembre. Le prochain se déroulera le 29 août 2010.

Virginie Chardin

□ 17 rue Pajol. 01 42 09 50 45.
www.templeganesha.fr



Pique-nique contestataire au 104

Un collectif d'artistes se mobilise pour le renouveau du centre artistique de la rue d'Aubervilliers.

Florence Delahaye

Des infos ratées en avril

Dans notre numéro d'avril, nous avons raté deux infos, pourtant très intéressantes et qui n'avaient pas échappé à la sagacité de nos confrères.

Ainsi, *Le Petit Ney* a publié un article sur une invention qui a remporté le concours Lépine 2010, l'Ichtiogramme 3000, machine astucieuse désarêtant le poisson frais. Un système électronique détecte les arêtes du poisson et les désintègre à l'aide d'un laser, opération qui, selon l'OMS, serait sans risque pour la santé des consommateurs.

De son côté, *Loup y es-tu ?*, le journal de l'Amicale des locataires du 3 passage du Champ-à-Loup, se félicite de l'initiative de son bailleur, Paris Habitat, qui a décidé de poser des piscines chauffées sur les toits de la résidence. Bien agréable pour les habitants et bien utile pour ravitailler les pompiers en cas de sinistre.

En revanche, nos amis ont raté une info que nous avons en exclusivité dans notre dernier numéro, la vidéosurveillance ludique et conviviale avec cadeaux distribués aux personnes filmées dans les rues par les caméras de la préfecture.

Nobody's perfect. ■

L'affaire se présentait pour le mieux : ciel bleu et soleil tiède le 17 avril pour le "pique-nique citoyen" organisé par le collectif "Un autre 104 est possible". Ce collectif réunit, autour de Jean-Marc Adolphe, le directeur de la revue artistique *Le Mouvement*, une petite cinquantaine d'artistes qui avaient auparavant symboliquement occupé le 104 rue d'Aubervilliers les 10 et 11 avril. L'objectif : «mobiliser toutes les imaginations pour inventer enfin un autre 104 vivant et hospitalier».

La première année de fonctionnement de ce nouvel établissement public à vocation culturelle s'est en effet mal terminée avec un énorme déficit financier, une très faible audience et le départ de ses deux directeurs. Le nouveau directeur doit être désigné en juin. Il y a donc urgence, pour le collectif, à définir les buts et les nouveaux principes de fonctionnement de l'établissement.

Une délégation a rencontré l'adjoint au maire de Paris chargé de la culture, Christophe Girard, qui est le président du conseil d'administration du 104.

Ouvrir sur le quartier

Pour sensibiliser le public, le collectif avait donc lancé cette idée de pique-nique pendant les "journées portes ouvertes" du 104. Hélas, à l'heure dite, le 104 a fermé ses grilles, ordre de la préfecture. Il a fallu parlementer longuement pour convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une manifestation violente mais d'une rencontre bon enfant. Les grilles ont été



La façade du "104" sur la rue d'Aubervilliers.

finallement réouvertes après 13 h et ceux qui ne s'étaient pas découragés ont étalé des nappes et sorti les victuailles en plein soleil, devant la grande halle, au cœur d'un 104 pour une fois un peu moins désert.

Les discussions ont roulé sur la coupure entre l'établissement et le quartier, le prix exorbitant de location des salles pour les associations, la commercialisation des espaces du 104 qui entraîne de fréquentes fermetures au public sans pour autant contribuer beaucoup à son financement...

Chacun était invité à inscrire ses idées sur une longue banderole. Cette bourse aux idées devrait déboucher sur une pétition citoyenne. Mais pour cela il faut des milliers de signatures et ils n'étaient ce samedi-là que quelques dizaines.

Marie-Odile Fargier

Le Haricot biomagique, une nouvelle AMAP installée rue Myrha

Une nouvelle Amap (*Association pour le maintien d'une agriculture paysanne*) s'installe en mai, 3 rue Myrha, dans le local de *La Teinturerie de plumes*. Chaque mercredi, entre 19 h 30 et 21 h, on pourra venir y chercher son panier de légumes bio et parfois des fruits de saison aussi.

Annexe d'une Amap créée il y a trois ans dans le 17^e et intitulée *Le Haricot biomagique*, elle se fournit chez un maraîcher de l'Aisne. Pour disposer du panier de 6 kilos de légumes (15 €), il faut adhérer, et s'engager à acheter (on peut partager un panier à deux) et aussi à participer à la distribution et à se rendre chez le maraîcher une ou deux fois par an.

□ Contacts : 06 37 81 05 83.
amapharicotmagique@yahoo.fr,
et : haricotmagique.xooit.org

Le 30 mai, c'est la Fête du jeu

Fête nationale du jeu samedi 30 mai. Dans notre arrondissement, une série d'animations.

- Square Saint Hélène, jeux surdimensionnés, espace petits.
- Square Charles-Hermite, ping pong et jeux de société, jeu géant.
- Square Rachmaninov, jeux pour petits et grands.
- Jardins d'Éole, initiation aux jeux indiens Carom, Pachisi, échelles et serpens, et bien d'autres...
- Ludothèque SNCF (21 rue Ordener), espace jeux pour les 1-3 ans, jeux d'adresse, de société et de pions géants.
- Mail Binet et square Binet, jeu de l'Oie, Kapla, Carte du monde, etc.
- Square Boinod, jeux d'adresse, Tangram (jeu chinois), passe-trappe, billard hollandais, jeu de tables pour tout petits, stand maquillage, etc. ■



Il y a quinze ans, dans le 18e du mois

Paru dans le 18e du mois n° 7, mai 1995

Attendre un enfant avant 18 ans ?

Attendre un enfant avant 18 ans : la catastrophe ? un problème grave à assumer ? Débat animé par Rémy Leproust, curé de la paroisse Ste-Hélène (près de la Porte de Clignancourt), et aumônier du lycée Rabelais. Film vidéo, *Les fruits de la passion*, conçu, joué et monté par les lycéens de Rabelais, mettant en scène des ados confrontés à cette situation dite "intéressante", et enfin une enquête menée auprès des jeunes : 300 questionnaires distribués, 92 réponses.

Ils viennent de dépouiller l'enquête : «Si une fille attend un enfant avant 18 ans, à ton avis, quel choix doit-elle faire ? Doit-elle en parler ? à qui ? Et toi, que ferais-tu ? Comment le garçon concerné devrait-il réagir ?»

«Il ne faut pas avorter, c'est un crime», affirment 3 % des jeunes, pas plus.

«Je garderais l'enfant. Avorter, cela paraît facile et c'est un droit, mais il faut assumer» : c'est la position de 20 %.

«Je le garderais, mais sous condition qu'il soit le fruit de l'amour, non d'un viol ou d'une aventure passagère – et si j'en ai les moyens», estiment 19 %.

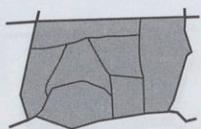
«Je ne le garderais probablement pas, car nous avons toute la vie pour attendre des enfants souhaités», déclarent 19 % aussi.

«Je ne le garderais pas, c'est trop de responsabilités à prendre trop jeunes», estime encore un lot de 19 %, tandis que les autres adolescents ont répondu ne pas savoir se décider.

Jeunes filles majoritairement, mais garçons aussi, participant au débat, ils pensent d'abord à la réaction des parents : «La honte !», «Mon père me

tue !», «Ma mère, qu'est-ce qu'elle dirait ?» Et puis ils pensent à eux : «Et mes études ? Et l'argent pour élever le bébé ?» Ils pensent aussi à l'enfant : «Est-ce que je l'aimerais vraiment dans ces conditions ?» «Il ne faut pas qu'il subisse les conséquences.»

Ils déclarent tous que c'est à la fille de prendre la décision finale. Le garçon est concerné lui aussi, il doit être présent, prendre ses responsabilités, soutenir sa copine. Avant tout, il faut en parler, mais à qui ? le petit copain bien sûr, les amies, un médecin peut-être, et puis... les parents, mais cela leur paraît quasi insurmontable. À 17 ans, il leur est difficile de croire que leurs parents ont aussi été jeunes, qu'ils peuvent être compréhensifs, que passé le premier «coup de gueule», ils aideront, ils soutiendront... ■



“L’argent, parlons-en” : un dispositif d’éducation pour les surendettés

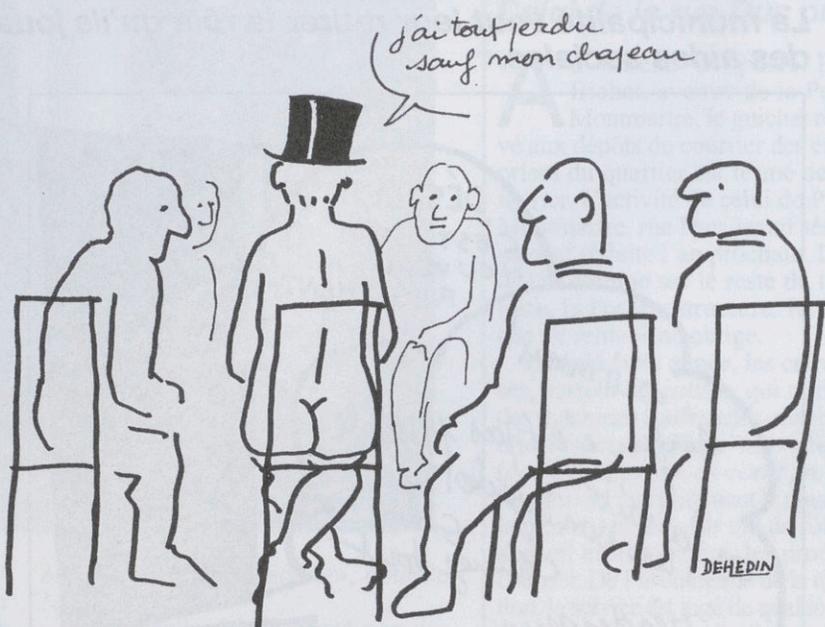
Apprendre à mieux gérer son budget, à contrôler ses dépenses, à maîtriser ses relations avec la banque, à éviter la spirale du crédit... *Crésus Paris*, une association d’aide aux personnes surendettées ou financièrement fragiles, a lancé un dispositif d’éducation et de formation ouvert à tous ceux qui “galèrent” et ne savent plus comment jongler avec leurs découverts.

Le cycle a démarré en février, doit se poursuivre jusqu’en juin et reprendre à la rentrée. Il est dispensé de deux façons : un groupe informel de parole qui se réunit tous les quinze jours pour une réunion de deux heures, et un groupe à contenu pédagogique (techniques de gestion du budget) en sept modules de deux heures également. L’accès est libre, gratuit, et on peut participer à l’un ou l’autre des groupes, ou aux deux. Les sessions se déroulent à la maison des associations du 18e, 15 passage Ramey.

La souffrance de l’endetté

Ils sont une trentaine à suivre le cycle, pour la plupart déjà usagers des services de *Crésus* (voir *Le 18e du mois* de mai 2009). Celui-ci reçoit et conseille chaque année, dans ses locaux, 15 rue des Abbesses, quelque 1 200 personnes dont 64 % pour des problèmes de surendettement.

«Les surendettés sont parfois des gens qui vivent au-dessus de leurs moyens mais cela est minoritaire. Pour la majorité, ils vivent avec un budget tendu, n’ont aucune épargne de réserve. S’ils subissent un accident de la vie (précarisation du travail, perte d’emploi, divorce, maladie, décès d’un proche...), ils ne peuvent plus assurer, ont recours au crédit, souvent au crédit revolving.



Ils entrent dans la spirale infernale où ils doivent prendre un nouveau crédit pour rembourser le premier», déclare Jean Beaujouan, président de l’association. «Il ne faut pas les stigmatiser. Il ne faut pas non plus s’imaginer que l’éducation à la gestion d’un budget est LA solution. Le problème est d’abord social.»

Crésus considère toutefois qu’une formation peut être utile. D’ailleurs ceux qui la suivent le proclament. Le cycle pédagogique donne des clés pour apprendre à gérer ses finances au mieux. Le cycle de parole fonctionne un peu comme les réunions des Alcoolistes anonymes. Chacun se raconte, on s’écoute, on dialogue, on échange. Ceux qui commencent à s’en sortir conseillent ceux qui restent en grande difficulté.

«Les surendettés souffrent. Ils vivent dans l’angoisse, et parfois une certaine honte», souligne le président.

Ils ont un sentiment de solitude. Dans ces groupes où personne n’est jugé, ils ressentent un grand soulagement. Il s’y produit également beaucoup de solidarité et l’exemple de ceux qui vont mieux suscite émulation et motivation.»

La jubilation retrouvée

La motivation retrouvée est le but principal des sessions de formation. Les bénévoles de *Crésus* soulignent le plaisir, la jubilation même, de ceux qui, pour la première fois, ont réussi à terminer un mois sans déficit. L’opération “L’argent, parlons-en” fonctionne. Chaque réunion est limitée à douze participants, mais l’association continue à prendre des inscriptions.

Téléphoner au 01 42 23 18 58.

Marie-Pierre Larrivé

Les taux de réussite au bac dans nos lycées

L’Éducation nationale vient de publier son classement des lycées à partir du taux de réussite au bac 2009. Cela ne va pas très bien pour les trois établissements de notre arrondissement.

Le lycée privé Charles-de-Foucault reste dans les “bons” : 96 % de réussite au bac. Mais il n’est que 53e sur 116 lycées parisiens, alors qu’en 2008 il se classait 28e avec 99 % de réussite. Il retombe au même rang qu’en 2007.

Le lycée technologique d’arts appliqués Renoir, avec 60 % seulement de réussite au bac, se classe 114e et perd dix-neuf places par rapport à 2008 où il avait obtenu 76 %. En 2007, il avait atteint 83 %.

Le lycée Rabelais, qui avait pro-

gressé en 2008, où il était 112e avec 66 % de réussite, retombe à l’avant-dernière place, avec un score très faible : 44 % seulement.

Quinze lycées parisiens obtiennent 100 % de réussite au bac et douze obtiennent 99 %, le taux moyen de réussite pour l’ensemble de la France étant de 78,6 %.

Le taux de réussite au bac n’est pas un critère permettant à lui seul de porter un jugement sur un lycée. Il faut le “pondérer” en tenant compte des caractéristiques socio-démographiques et des antécédents scolaires des élèves. Le classement donnerait alors 88 % pour Charles-de-Foucault, 64 % pour Renoir et 70 % pour Rabelais. ■

À VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS



Milieu
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15 rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31

SUR L’AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes divers.

■ Conseil d’arrondissement

Conseils d’arrondissement, lundis 3 mai et 31 mai en mairie à 18 h 30.

■ 1er et 2 mai : Spectacle sonore au Jardin d’Alice

Spectacle sonore organisé par *Parisonic*, samedi 1er et dimanche 2 mai (15 h à 21 h) au Jardin d’Alice, 40 rue de la Chapelle. Entrée libre.

■ 2 mai : Vente de muguet du jardin

Vente, dimanche 2 mai, de 16 à 19 h (puis les autres dimanches de mai), du muguet cultivé dans le jardin de *La Goutte verte*, 36 rue des Poissonniers.

■ 4 et 5 mai : Sacs, bijoux, etc. au Bon Coin

Expo vente lampes, sacs, bijoux, peintures sur verre par *Pearlco*, à la boutique du *Bon coin*, 30 rue Montcalm, mardi 4 et mercredi 5 mai.

■ 5 mai : Marionnettes à la bibliothèque Genevoix

Spectacle de marionnettes retraçant l’épopée du roi Arthur, donné aux enfants par d’autres enfants, ceux du centre de loisir maternel Genevoix. Mercredi 5 mai, à 15 h et à 16 h, bibliothèque Maurice Genevoix, 19 rue Tristan-Tzara. Réservé aux 5-8 ans accompagnés. Inscription auprès des bibliothécaires.

■ 6 mai : Débat blanchiment de la peau au Secours populaire

Réunion d’information et débat sur les dangers des produits de blanchiment de la peau organisé par le *Secours populaire*, jeudi 6 mai à 14 h 30, avec Antoine Petit, dermatologue, et Isabelle Mananga, présidente de l’association *Beauté noire*. 6 passage Ramey.

■ 6 au 13 mai : Expo vente de J’veux du soleil

Expo vente d’artistes organisée par l’association *J’veux du soleil* à la boutique du *Bon coin*, 30 rue Montcalm, du jeudi 6 au jeudi 13 mai.

■ 7 mai : Lancement de la revue Tango

Soirée de lancement de la nouvelle revue littéraire *Tango*, vendredi 7 mai (17 h) à la librairie *L’Humeur vagabonde*, 44 rue du Poteau. (Voir l’article page 17).

■ 9 mai : Brocante d’Objectif 18e boulevard Ney

Brocante vide-greniers organisée par *Objectif 18e*, dimanche 9 mai, à la

(Suite de l’agenda page 6)

SUR L'AGENDA

(Suite de la page 5)

Porte d'Aubervilliers et sur les trottoirs entre le 2 et le 52 boulevard Ney.

■ 8 et 9 mai : Mail Binet

Rencontres urbaines sur le mail Binet, jeudi 8 et vendredi 9 mai : Street-art, poésie, danse, musique, photos...

■ 10 mai : Résultat du concours Goutte d'Or j'adore

Résultat du concours d'affiche *Goutte d'Or j'adore*, samedi 10 mai (19 h) à la salle Saint-Bruno.

■ 10 au 30 mai : Musique avec T'Jad Cie

Ateliers portes ouvertes de l'association musicale T'Jad Cie, 6 rue Esclangon. www.tjadcie.com

■ 13 mai : Inscription au vide-greniers des boulevards

Début des inscriptions pour le vide-greniers des boulevards de Clichy et Rochechouart (qui aura lieu le 13 juin). Photocopie de votre adresse, chèque de 10 € par mètre et enveloppe timbrée pour réponse, au Collectif des riverains des boulevards, 71 bd de Clichy, 75009 Paris.

■ 21 et 29 mai : soirée contes aux Enfants sur le toit

À La librairie jeunesse *Les Enfants sur le toit* : soirée contes vendredi 21 mai (de 20 à 21 h) et rencontre-dédicace avec Dorothee de Monfreid samedi 29 à 15 h 30. (22 rue Ramey. 01 42 51 70 92.)

■ 26 mai : Conférence sur l'hypertension artérielle

Conférence publique sur la santé (l'hypertension artérielle), mercredi 26 mai à 18 h 30 à la mairie.

■ 27 mai : Compte-rendu de mandat

Compte-rendu de mandat de la municipalité sur les actions locales dans la moitié sud du 18^e, jeudi 27 mai, à 19 h en mairie. Compte-rendu pour la moitié nord jeudi 10 juin au lycée Rabelais.

■ 28 mai : Jean Clair à la Librairie des Abbesses

Rencontre avec Jean Clair, commissaire de l'exposition *Crime et châtiment* au musée d'Orsay, vendredi 28 mai (18 h 30) à la Librairie des Abbesses, 30 rue Yvonne Le Tac.

■ 28 et 29 mai : Forum santé

Premier Forum santé, vendredi 28 et samedi 29 mai à la mairie : diagnostic, prévention, accès aux soins.

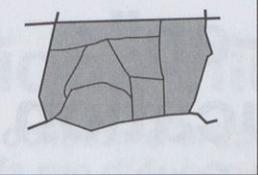
■ 29 mai : Fête square Carpeaux

Fête du square Carpeaux organisé par le conseil de quartier des Grandes-Carrières, samedi 29 mai, 14 à 18 h (voir page 13).

■ 30 mai : Vide-greniers de Simplon en fêtes

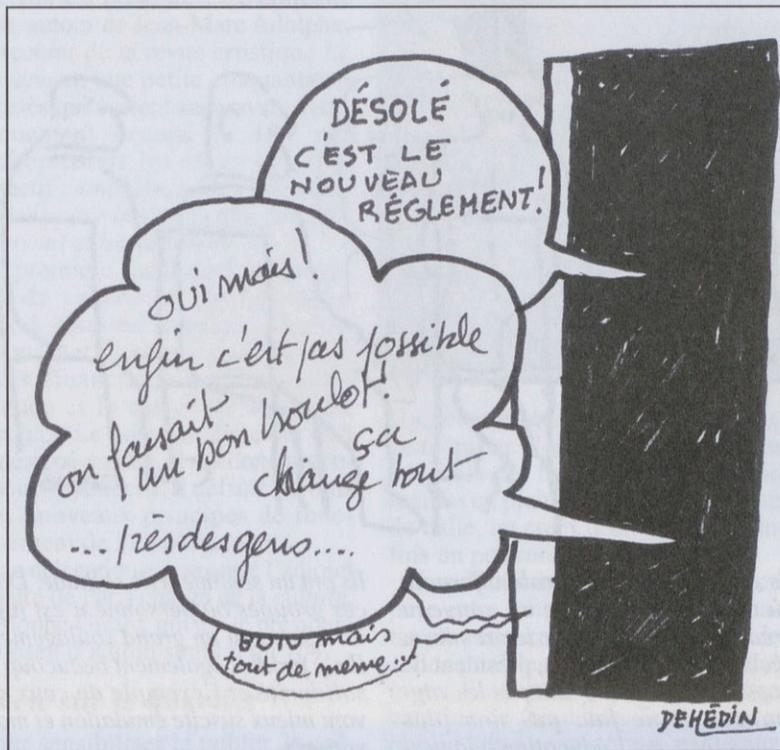
Vide-greniers de *Simplon en fêtes* dimanche 30 mai, de 8 h à 19 h, rues de Clignancourt et des Amiraux.

La vie du 18^e



Les administrateurs bénévoles du Centre d'action sociale se rebiffent

La municipalité veut leur retirer le rôle qu'ils jouaient dans l'attribution des aides sociales.



Les administrateurs bénévoles du Centre d'action sociale de la Ville de Paris se mobilisent contre une décision de la municipalité les dépossédant, disent-ils, de l'essentiel de leurs fonctions : statuer sur l'attribution d'aides exceptionnelles aux démunis.

Le Centre d'action sociale est l'héritier des comités de bienfaisance créés pendant la Révolution (en 1793). Il examine les demandes d'aide sociale (légalles ou facultatives). Il gère également des établissements d'accueil de personnes âgées, handicapées ou en difficulté. À Paris, il y a un siège social central puis une section dans chaque arrondissement. Celle du 18^e se trouve 115 bis rue Ordener.

"Remerciés" le 1er avril

Les aides "légalles" telles que les allocations familiales ou l'allocation logement, ne dépendent pas d'une délibération car elles sont automatiques, en fonction d'un barème fixe, si on répond aux critères.

Mais il existe aussi des aides "facultatives" ou exceptionnelles, accordées pour répondre à un besoin ponctuel (loyer ou factures impayées, achat de lunettes...). Les sommes sont de 200 € en moyenne et peuvent aller jusqu'à 458 €, les bénéficiaires étant des personnes seules ou des couples sans enfants, retraités, chômeurs, RMistes...

Les dossiers sont étudiés par une commission permanente où siégeaient jusqu'à présent des administrateurs bénévoles, qui statuaient sur le bien fondé de la demande et la somme à allouer.

Ces administrateurs bénévoles, cinq cents au total, dont une trentaine dans le 18^e, sont une originalité parisienne. Retraités pour la majorité, venant d'horizons professionnels divers, ils consacraient une demi journée par semaine à cette tâche, s'occupant parfois également d'accompagnement et de soutien des personnes isolées ou démunies.

Or, la Ville vient de décider de confier désormais, à compter du 1er avril, l'attribution des aides exceptionnelles aux seuls directeurs de chaque centre d'arrondissement. Les bénévoles devront se cantonner aux tâches d'accompagnement.

Devant le fait accompli

Le principe de cette réforme date de l'été dernier. Elle a donné lieu à plusieurs réunions de concertation à l'automne, «qui se sont mal passées et où nous avons été mis devant le fait accompli», disent les administrateurs de notre arrondissement.

Ils ont reçu une lettre de la Mairie de Paris, le 23 mars, leur annonçant la décision. Celle-ci était destinée, expliquait la lettre, à «professionnaliser le traitement des

demandes, rendre la prestation plus réactive et assurer l'égalité de tous les Parisiens sollicitant ces aides». Les bénévoles dépossédés ont pétitionné. Ceux du 18^e ont écrit à Daniel Vaillant, président du comité de gestion du centre.

Ils ont porté plainte

Réunis en amicale, ils ont également porté plainte devant le tribunal administratif de Paris. Ils stipulent que «modifier la nature de leurs interventions modifie la nature du contrat d'engagement qu'ils ont signé» et que cela est «illégal» car leur mode de nomination (envoi d'un CV et d'une lettre de motivation, entretien, puis signature d'un contrat d'engagement pour quatre ans renouvelables) est inscrit au Code de l'action sociale et des familles, articles R 123-49 à R 123-59, reposant donc sur un règlement national qu'on ne peut enfreindre.

Les bénévoles du 18^e soulignent une «injustice à leur égard, un refus de reconnaître leur travail et l'intérêt pour un organisme public d'utiliser la richesse des personnes de la société civile».

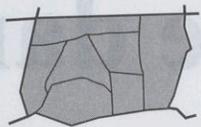
Ils se demandent aussi «s'il s'agit d'une décision technocratique, ou alors d'une volonté de réformer bientôt le mode d'attribution des aides exceptionnelles, de les soumettre à une grille stricte de ressource sans possibilités de dérogations et ainsi de réduire le nombre des bénéficiaires».

M.-P. L.

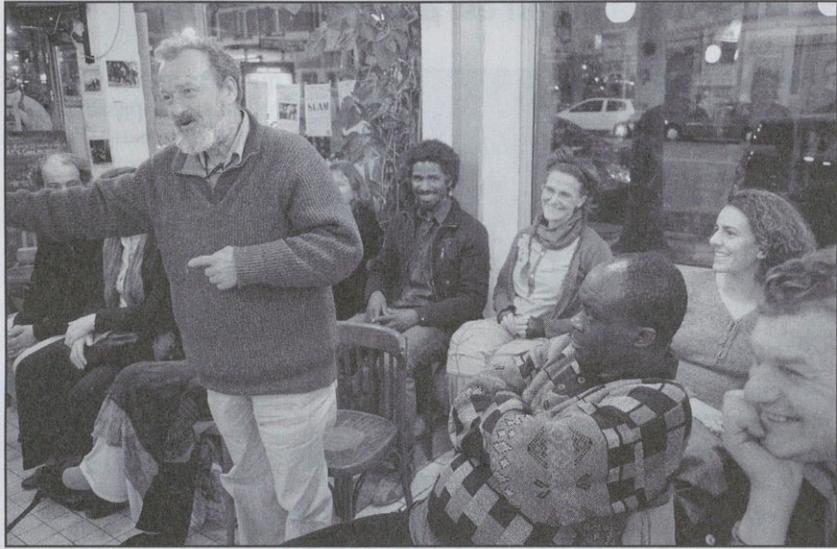
Des permanences à la mairie pour les handicapés

Une nouvelle permanence vient d'ouvrir à la mairie, réservée aux personnes handicapées. Celles-ci peuvent venir consulter sur des problèmes tels que l'accès au droit, l'accessibilité, le logement... Des traducteurs en langue des signes seront à disposition des personnes sourdes ou malentendantes.

Les permanences ont lieu chaque troisième mardi du mois de 18 h à 19 h 30. Elles sont tenues par Bruno Sarre, conseiller délégué chargé des personnes âgées et de la dépendance. Inscriptions à l'accueil de la mairie du lundi au vendredi, de 9 h à 17 h et le samedi de 9 h à 12 h. ■



La compagnie Arc-en-Ciel, théâtre forum



Davide Del Giudice

«**B**onjour, je viens faire l'inventaire de vos biens. Vous avez 13 000 euros de dettes, et des loyers impayés. Maintenant, votre propriétaire veut récupérer son argent ou vous expulser.

— «*Mais, monsieur l'huissier, je n'ai pas les moyens de rembourser.* »

L'huissier secoue la tête, soupire : «*Je ne fais que mon métier, monsieur. Ça ne me fait pas plaisir, mais je dois appliquer la loi.* » Abattu, Jacques se laisse tomber sur une chaise, cédant le passage à l'huissier.

«*Coupez*», lance une femme, qui se lève dans le public présent ce vendredi d'avril dans la salle du *Petit Ney*, le café associatif de la Porte-Montmartre. C'est Michèle, une comédienne professionnelle, animatrice dans la compagnie de théâtre-forum Arc-en-Ciel. «*Qui veut intervenir et jouer le rôle de Jacques ou de l'huissier ? Qui a une solution à suggérer pour débloquer la situation ?* »

La participation du public

Quelques mains se lèvent, hésitantes. «*Jacques fait l'autruche, propose un spectateur. Il se met la tête dans le sable pour ne rien voir. Il pourrait demander une avance à son patron, puisqu'il travaille chez lui depuis trente-cinq ans.* »

«*Il devrait aller voir un conseiller juridique, dans une maison de la justice et du droit par exemple car c'est gratuit*», affirme sa voisine, qui rejoint la scène pour jouer un nouveau Jacques.

«*Le conseiller pourra éventuellement l'orienter vers des associations spécialisées dans l'aide aux personnes surendettées, comme Crésus*», ajoute-t-elle.

Voici une dizaine d'années que l'association d'éducation populaire Arc-en-Ciel organise ce type de représentations sur un thème de société avec des comédiens amateurs.

«*Le théâtre-forum repose sur la participation du public invité à remplacer l'un des personnages. Nous savons qu'il n'y a pas une, mais des solutions. Le but est donc de confronter nos idées pour faire avancer le débat et contri-*

buer à changer le monde», détaille Michèle.

Elle travaille régulièrement avec des publics en difficulté, notamment des allocataires du RSA, et des membres d'un centre d'hébergement de Gagny (Seine-Saint-Denis). Des ateliers ouverts à tous ont lieu le lundi soir à la cité Traëger, rue Boinod. «*Le théâtre-forum permet à ces personnes de reprendre confiance en elles. Face à un potentiel employeur, elles sauront mieux se présenter par exemple*», estime Michèle.

Parler de son vécu

«*Dans les ateliers, on peut parler de notre vécu, des difficultés rencontrées, comme le racisme, la violence... On échange là-dessus, on se rend compte qu'il y a des solutions et qu'on n'est pas les seuls à être dans la galère. Depuis que je participe aux interventions, j'arrive à regarder les gens dans les yeux, raconte Étienne. Là au moins, j'ai le sentiment que j'existe, car vivre dans la rue, c'est être invisible.* »

La compagnie intervient également sur le thème de l'éveil à la sexualité dans des lycées franciliens et sur la parentalité avec des groupes de parents du 19^e. Elle recherche par ailleurs des associations avec qui travailler.

Florianne Finet

□ Contact : Arc-en-Ciel, 110 ter rue Marcadet. 01 42 23 40 30.

La Poste s'éloigne des petites entreprises

Avenue de la Porte-Montmartre, le guichet réservé aux dépôts des entreprises est supprimé. Celui de la rue Duc pourrait suivre.

Au bureau de poste Paris Bichat, avenue de la Porte-Montmartre, le guichet réservé aux dépôts du courrier des entreprises du quartier est fermé depuis février. L'activité de celui de Paris-Montmartre, rue Duc, serait sérieusement réduite l'an prochain. Dans le 18^e comme sur le reste du territoire, la Poste restructure. Recherche de rentabilité oblige.

Jusqu'à cette année, les entreprises, surtout les petites, qui utilisent des machines à affranchir, disposent d'un service spécifique : des guichets (*carré entreprises, ex-carré pro*), où les postiers réceptionnent le courrier, la presse, les colis. Ils ont un rôle de conseil et ils vendent les produits courrier. De l'aveu même de la direction, le service est jugé de qualité. Cet espace réservé aux clients "pro" est séparé des locaux du grand public et assure une écoute privilégiée.

Mais les objectifs de La Poste ne semblent pas s'accorder pas avec ce genre de considération. Un projet de réorganisation nommé GERICO (gestion du risque par le contrôle) se fixe pour objectif, au plan national, de supprimer en moyenne un service sur deux. Dans le 18^e, il resterait un seul *carré pro* fournissant l'ensemble des services, au lieu de trois au début de 2010. S'appuyant sur la baisse du trafic, le raisonnement est simple : recherchons l'efficacité, concentrons nos efforts sur les gros dépôts et supprimons les implantations postales qui ne sont pas suffisamment "rentables".

Les syndicats dénoncent un nouvel affaiblissement du service public de la Poste, accompagné par une cure d'amaigrissement en ce qui concerne le nombre des effectifs. Une pétition, demandant l'arrêt du projet, circule dans les établissements. ■

La Poste rue Duc rouvrira le 4 juin

Fermé depuis le 13 avril, pour travaux, le bureau de poste de la rue Duc rouvrira le 4 juin à 14 h, annonce la direction.

Durant cette période, le retrait des recommandés et colis se fait juste à côté, 19 rue Duc, au "carré pro" (du lundi au vendredi de 8 h à 20 h, le samedi de 9 h à 13 h 30). Pour les autres opérations, les usagers (ou "les clients" comme dit maintenant la Poste) sont priés de

se présenter aux bureaux les plus proches, rue Duhesme, boulevard Barbès ou 74 rue Lamarck. Ce dernier toutefois ferme en semaine à 18 h, au lieu de 19 h dans les autres bureaux.

Sur la nature des travaux, dans un bureau tout récemment remis à neuf, la Poste reste discrète. S'agit-il de la suppression du guichet "pro" spécialisé dans les relations avec les entreprises ? ■

Les bureaux de Poste bientôt ouverts jusqu'à 20 h ?

Des informations provenant de La Poste, et reproduites dans la presse fin mars, annonçaient que «*désormais, les 190 bureaux de Paris ouvriront jusqu'à 20 h dans la semaine au lieu de 18 h 30 ou 19 h*». Bonne nouvelle. Toutefois, à la date du 20 avril, on n'avait encore rien

vu venir. Il est probable que, même ouverts, les bureaux de poste ne pourront pas, après 19 h, effectuer d'autres opérations que l'envoi du courrier, l'achat de timbres et le retrait des colis et recommandés. Les services bancaires et financiers resteraient fermés dès 19 h. ■

Un homme tombé dans le coma au commissariat

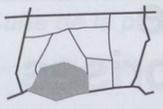
«**B**avure" ou accident ? Difficile de se prononcer. Le 13 avril, un homme d'une trentaine d'années, d'origine sénégalaise, est tombé dans le coma dans les locaux de la police du 18^e. Il s'était rendu au commissariat central, rue de Clignancourt, pour porter plainte pour usurpation d'identité. Il «*semblait fortement alcoolisé et très nerveux*», dit-on de source policière. Il aurait frappé un policier, un autre aurait tenté de le ceinturer et les trois hom-

mes seraient tombés, dévalant trois marches d'escalier, l'homme se blesant à la tête.

Transféré au poste de police de la Goutte d'Or (où se trouvent les cellules de garde à vue) il s'est effondré et a été évacué dans le coma à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil. Une enquête a été ouverte.

Daniel Vaillant, dans un communiqué, «*s'inquiète du nombre d'incidents récemment constatés dans les commis-*

sariats du 18^e». Le maire ajoute : «*À ce stade de l'enquête, je m'abstiens de tout commentaire. Mais les faits tels que relatés, s'ils sont vérifiés, sont graves et nécessitent des sanctions disciplinaires. Je souhaite que toute la lumière soit faite et alors, je m'exprimerai, bien sûr, en tant qu'élu, citoyen et militant des droits de l'homme.* » Il souligne enfin «*la baisse constante des moyens de la police, même si cela ne doit pas excuser des actes qui seraient condamnables*». ■



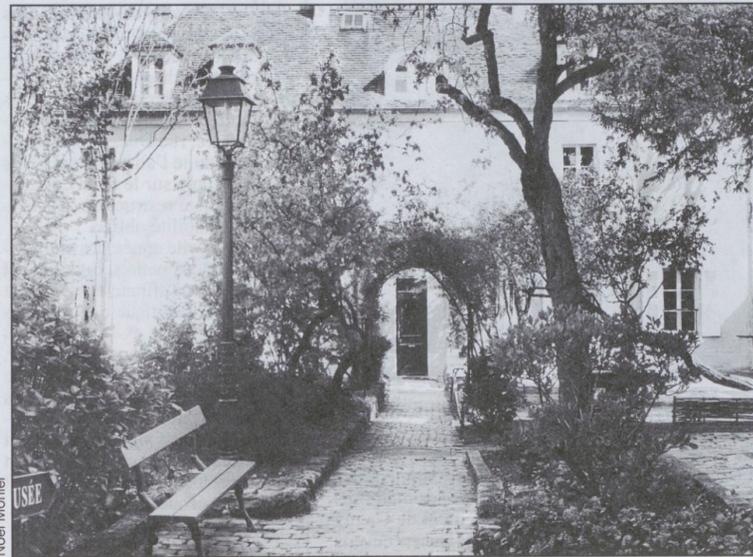
Le Musée de Montmartre dans l'attente

La négociation est engagée entre la Société d'Histoire du Vieux Montmartre qui gère le musée, et la municipalité de Paris (qui a versé la subvention qu'elle avait provisoirement "gelée"). Elle se déroule dans «un climat apaisé», mais n'en est pas moins serrée.

Dans la presse et sur internet, ces derniers mois, des titres alarmants annonçaient "la disparition" du Musée de Montmartre. Mais le Musée est toujours ouvert et, pour le moment, sa disparition n'est plus à l'ordre du jour. Qu'en est-il ?

Il y a quelques semaines, en présentant la nouvelle exposition (voir l'article page 9), Daniel Rolland, président de l'association gestionnaire du musée, la Société d'histoire et d'archéologie du Vieux Montmartre, a envoyé à tous les correspondants du musée un message indiquant : «Vous avez montré votre attachement à notre Association et à son Musée, et c'est grâce à vous qu'aujourd'hui nous abordons l'avenir avec confiance. Tout n'est pas encore réglé, mais la vie "quasi normale" reprend ses droits.»

La municipalité de Paris a versé, fin 2009, la subvention de 124 000 euros qui était "gelée" depuis plusieurs mois. Elle ne réclame pas le



Noël Monier

réglement immédiat des loyers en retard pour le bâtiment historique que le musée occupe 12 rue Cortot.

De son côté, l'association a remis, fin novembre, la première version du "plan de redressement de la gestion" que la mairie exigeait – et qui était indispensable compte tenu du déficit de l'institution (environ 150 000 euros par an). En 2007 déjà, un rapport d'audit de la Ville de Paris en 2007 avait réclamé une remise en ordre.

Des discussions sont en cours entre l'Hôtel de Ville et la Société du Vieux Montmartre sur l'avenir. Elles se déroulent «dans une ambiance apaisée», selon les termes employés dans le bulletin de la Société du Vieux Montmartre daté de décembre 2009.

L'alarme

Les derniers mois avaient été agités. Le 26 octobre 2009, la municipalité de Paris annonçait qu'elle «gelait» la subvention (qui restait cependant votée et inscrite au budget municipal). Elle expliquait cette décision par la gestion «désastreuse» de la Société du Vieux Montmartre. (Voir *Le 18e du mois* n° 167.) Elle menaçait même de retirer la location des locaux de la rue Cortot si la situation ne changeait pas.

Les responsables de la Société du Vieux Montmartre avaient aussitôt contre-attaqué en lançant l'alerte : «Nous risquons de nous trouver dans l'impossibilité de continuer, et le Musée devra alors fermer», disait en substance l'appel public. Une pétition de soutien recueillait en quelques semaines plus de douze mille signa-

tures. Un comité de soutien se créait, des artistes témoignaient de leur attachement au Musée.

L'alerte a été largement répercutée dans les journaux (y compris *Le 18e du mois*, avec un souci d'exactitude et de précision), et sur la "toile" d'internet (voir l'encadré).

Les collections

La négociation en cours ressemble à une partie de cartes entre deux joueurs dont chacun connaît les atouts qui l'autre conserve dans son jeu.

La Société du Vieux Montmartre n'a pas les moyens de gérer le musée sans la subvention. D'autre part l'hôtel particulier historique du 12 rue Cortot appartient à la Ville, qui peut le louer à quelqu'un d'autre.

Mais la municipalité ne peut pas affecter ce bâtiment à autre chose

Les folles rumeurs d'internet

Sur le web, les bruits de toutes natures se propagent à une vitesse phénoménale, avec toutes les variations possibles. Ainsi, leJDD.fr, qui n'est pas à une rumeur près, titrait carrément, comme si c'était fait : «La mort annoncée du Musée de Montmartre».

Un autre site affirmait : «L'Hôtel de Ville, jugeant ce lieu probablement trop démodé, peut-être pas assez branché, ne donnera pas de subvention cette année, ne renouvellera pas le bail du bâtiment, dont la Ville de Paris est propriétaire.» Ce site ajoutait : «Que veut-on faire de ces bâtiments une fois

qu'une activité culturelle : si elle passait outre, elle s'exposerait à une crise d'impopularité de grande ampleur. La seule menace qu'elle a évoquée, c'était de confier la gestion du musée de la rue Cortot à une autre institution, par exemple au Musée Carnavalet (qui dépend totalement de la Ville de Paris).

D'un autre côté, les collections du Musée de Montmartre, accumulées durant des décennies et qui sont d'une grande richesse, appartiennent dans leur quasi-totalité à la Société du Vieux Montmartre (à l'exception de quelques œuvres, tel le fameux grand tableau de Willette, *Parce Domine*, prêté à titre permanent par le musée du Petit-

Palais). Le musée Carnavalet est loin d'avoir un fonds d'œuvres aussi important sur Montmartre. La municipalité aurait donc de grandes difficultés à faire gérer le musée par quelqu'un d'autre, si elle veut lui conserver son caractère.

Les deux partenaires semblent donc condamnés à s'entendre. La première condition, c'est que la Société du Vieux Montmartre revoie sa gestion. D'ailleurs, des membres du conseil d'administration de l'association reconnaissent en privé qu'au cours des dernières années la gestion a été parfois «fantaisiste».

Mais, deuxième condition, la municipalité de son côté doit accepter de revoir le montant de la subvention, qui n'avait pas été augmentée depuis dix ans.

René Molino

La Société du Vieux Montmartre : la plus ancienne association du 18e



Musée de Montmartre

Juin 1960 : André Malraux, ministre de la Culture, à l'inauguration du Musée de Montmartre.

De face, à côté de lui, Claude Charpentier, qui fut l'un des présidents les plus marquants de la Société du Vieux Montmartre.

La Société d'histoire et d'archéologie du Vieux Montmartre, qui gère le Musée de Montmartre, est la plus ancienne association de notre arrondissement : elle date de 1886. Au début, elle rassemblait des passionnés d'histoire locale, universitaires ou amateurs, qui échangeaient leurs découvertes. Elle publiait un bulletin trimestriel, dont les anciens numéros restent une mine d'informations.

Très tôt, grâce à des dons ou des achats, elle a commencé à assembler des documents, des objets significatifs, des œuvres d'art. Victor Perrot, son président de 1914 à 1934, commissaire-priseur de son métier, y a beaucoup contribué. Il a légué notamment une superbe collection de pièces du XVIIIe siècle de la Porcelainerie de Clignancourt.

La protection du site

L'association a joué un rôle important pour la protection du site de Montmartre. En 1905, quand on commença le percement de l'avenue Junot, le projet initial était de la prolonger jusqu'au sommet de la Butte, en élargissant la rue Norvins et en abattant nombre d'anciennes maisons. La Société du Vieux Montmartre fut de ceux qui s'y opposèrent.

En 1924, quand la Ville de Paris envisagea de réunir la rue Simon-Dereure à la rue de l'Abreuvoir, en détruisant le Château des Brouillards et son parc, Victor Perrot combattit pour empêcher leur disparition et éviter l'installa-

tion d'une usine de caoutchouc là où se trouve aujourd'hui le square Suzanne-Buisson.

Quand on voulut "frapper d'alignement" la rue Cortot, le Vieux Montmartre s'y opposa, et proposa un projet de restauration du "manoir de Rosimond". C'est dans ce bâtiment qu'en 1960 fut inauguré le Musée de Montmartre.

Un autre de ses présidents, l'architecte Claude Charpentier, milita pour un "plan de sauvegarde" de Montmartre, réalisant un impressionnant travail de recensement des immeubles de la Butte. Ses propositions furent à la base du "plan d'occupation des sols" voté par le Conseil de Paris en 1995.

Des expositions

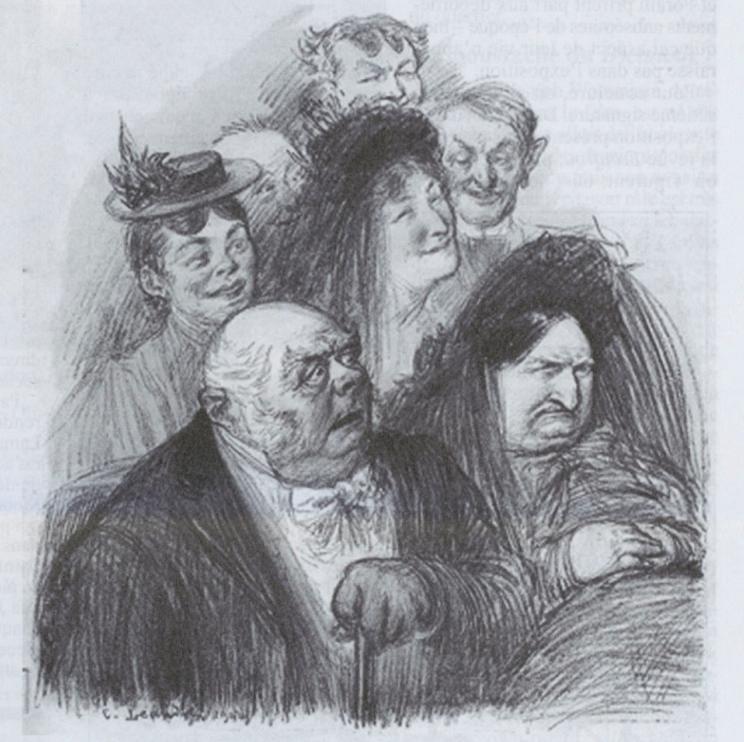
L'histoire de la Société du Vieux Montmartre n'a pas que des beaux côtés. À la fin des années 1990, par exemple, des dissensions internes la paralysèrent et il fallut qu'un administrateur judiciaire fût nommé pour régler les problèmes.

Le musée est aujourd'hui l'activité principale de l'association. En cinquante ans, elle l'a aménagé pour qu'il soit aux normes, un important travail de classement des archives et des collections a été effectué, des expositions organisées, parmi lesquelles quelques-unes de grande qualité. L'association organise par ailleurs des conférences et des concerts – modestes, il est vrai.

Elle compte environ quatre cents adhérents. Pour y adhérer, il faut être parrainé par deux membres déjà admis. ■

Une exposition du Musée de Montmartre Six grands dessinateurs montmartrois ...et un nouveau venu

Le dessin de presse à la Belle Époque. Jusqu'au 27 juin. 12 rue Cortot. 01 49 25 89 39. Tous les jours de 11 h à 18 h, sauf lundi.



Dessin de Léandre. "Les héritiers pendant la lecture du testament : - Encore heureux qu'on soit arrivés avant qu'il lègue tout à sa vieille maîtresse !"

Les artistes présentés dans cette exposition, André Gill, Forain, Willette, Steinlen, Léandre, Poulbot, nos lecteurs les connaissent : *Le 18e du mois* a consacré des articles à chacun d'eux. Tous Montmartrois, au tournant du XIXe et du XXe siècle ils ont compté parmi les plus talentueux dessinateurs de l'époque.

Ils se connaissaient, et il existe entre eux une indiscutable parenté de style, bien qu'ils aient pris souvent des positions différentes, voire opposées, dans les débats politiques et sociaux du temps.

L'exposition est modeste, elle n'occupe qu'une des salles du musée. Elle présente une cinquantaine de pièces, provenant des collections de la Société du Vieux Montmartre : dessins originaux, lithographies, journaux d'époque où paraissaient leurs dessins – et cinq assiettes décorées par des caricatures d'André Gill. Cette modeste, qui s'explique par la situation financière du Musée, n'enlève rien à la qualité.

André Gill, Léandre et Willette sont

représentés par les œuvres les plus nombreuses. Les dessins de Forain et de Poulbot sont moins nombreux (mais Poulbot est abondamment présent dans les autres salles du Musée).

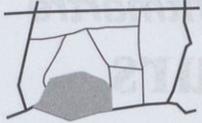
De Steinlen, quatre dessins seulement, mais magnifiques. Publiés en couverture du journal anarchiste *La Feuille*, de très grand format, ils traitent tous quatre, directement ou indirectement, de l'affaire Dreyfus. Ils établissent, sans aucun doute possible, que Steinlen se sentait proche des défenseurs du capitaine Dreyfus, l'innocent condamné par ces institutions de pouvoir que sont l'armée et la justice, en raison du fait qu'il était juif.

Les anarchistes avaient hésité au début de l'affaire Dreyfus : ils y voyaient «une querelle de bourgeois et de militaires» dont ils ne voulaient pas se mêler. Mais un peu plus tard, quand l'innocence de Dreyfus fut vraiment prouvée, beaucoup d'entre eux (Louise Michel et Jean Grave en tête) se rangèrent du côté de l'innocence.

Suite page 10

La vie des quartiers

Montmartre



Dessin d'André Gill, 1871. "Madame Anastasie" (la Censure)



Le Musée de Montmartre (Suite de la page 9)

cence bafouée. Et Steinlen avec eux.

Au contraire, on le sait, Willette et Forain prirent part aux débordements antisémites de l'époque – bien que cet aspect de leur vie n'apparaisse pas dans l'exposition.

Pour conclure, on ajoutera une sixième signature. Dans une vitrine, l'exposition présente trois pages de la revue *Froufrou*, parues en 1901, où figurent des dessins signés

"Ruiz" : œuvres d'un jeune peintre espagnol, tout juste débarqué à Montmartre en 1900, et qui plus tard allait devenir mondialement célèbre. Devinez qui c'était.

N. M.



Dessin de Willette, 1913.

"Printemps extra solidaire" place des Abbesses

Un marché éphémère pas comme les autres se tient, du mardi 11 au dimanche 16 mai (10 h à 20 h), place des Abbesses, une exposition-vente des réalisations d'adultes déficients mentaux : peintures sur soie, foulards, céramiques, objets de déco... et aussi confitures maison et autres douceurs.

Intitulé "Printemps extra solidaire", il est organisé, pour la deuxième année, par l'ESAT (Établissement de service et d'aide par le travail) de Ménilmontant qui accueille dans des ateliers protégés

quelque 150 personnes handicapées.

Cette année, l'ESAT de Ménilmontant invite d'autres établissements similaires de province à y participer.

Cette manifestation se veut festive et conviviale avec rencontres entre les exposants et les passants, démonstrations comme celle de la technique du raku ou de la confection de confitures. Il s'agit aussi de faire connaître un savoir-faire et de changer ainsi le regard du monde dit "ordinaire" sur un autre monde "extra ordinaire". ■

Les balades de Parisien d'un Jour



Stéphane Barbinet

Depuis cette année, la mairie propose aux nouveaux habitants du 18e une promenade découverte gratuite sous la direction de guides bénévoles de l'association *Parisien d'un jour*.

Par un magnifique soleil printanier, rendez-vous à 15 heures au métro Lamarck, un groupe de cinq personnes est accueilli par Claude Schwab, guide de ce jour. C'est un amoureux de Montmartre et un érudit de haute volée qui plonge de suite la petite assemblée dans l'ambiance. Visite du cimetière Saint-Vincent, anecdotes en pagaille au pied de chaque tombe, passage avenue Junot et présentation détaillée de chaque maison remarquable, passage place Dalida, place Marcel Aymé avec sa statue du *Passe muraille*, place du

Tertre. Un itinéraire somme toute classique mais avec les anecdotes d'un vrai guide, citations, lectures et souvenirs tirés de la foultitude de souvenirs des grands hommes qui ont vécu ici : Poulbot, Maurice Utrillo, Marcel Carné ou Roland Dorgelès...

L'initiative est bienvenue, l'ambiance sympathique et décontractée. Vrai, tous les accompagnateurs n'auront peut-être pas le brio de Claude Schwab. Toutefois, pour le néophyte, poser ses pas dans ceux d'un connaisseur ou habitant du quartier reste une excellente idée. ■

La plainte contre le Malheur des Dames : renvoi au 15 octobre

L'affaire du *Malheur des Dames* a été renvoyée à octobre. L'audience devant le tribunal correctionnel de Paris a eu lieu comme prévu le 9 avril mais sans résultat, les plaidoiries étant renvoyées au 15 octobre.

Les propriétaires et gestionnaires du *Déballage du Marché Saint-Pierre*, le grand magasin de vente de tissus de la rue Charles-Nodier, avaient porté plainte contre Lalie Walker, auteur d'un thriller intitulé *Au Malheur des Dames* et situé dans ce lieu (voir notre dernier numéro). Ils avaient aussi poursuivi son éditeur, Parigramme, et même un couple d'anciens salariés qu'ils avaient licenciés il y a quelques années et qui s'étaient rebiffés, Philippe et Hélène Maguelonette, accusés d'avoir « suscité la trame du livre ».

Attaquant en « diffamation, injure, préjudice moral et matériel, atteinte à l'image », les propriétaires réclament l'interdiction du roman et deux millions d'euros de dommages et intérêts.

Le conseil d'arrondissement du 18e, puis le Conseil de Paris, avaient voté un vœu de soutien aux accusés au nom de la défense de la liberté d'expression. ■

Fermeture administrative du Nouveau Carillon

Le *Nouveau Carillon*, le bar du 1 rue des Abbesses, a subi une fermeture administrative, du 13 au 28 avril, décidée à la suite d'un contrôle de police qui avait eu lieu le 9 novembre 2009. La police reprochait aux propriétaires une série d'infractions, qu'ils contestent.

Lors de ce contrôle, la propriétaire, Gitanjali Delrieux, qui est d'origine indienne, s'était plainte d'insultes et de propos racistes (voir *Le 18e du mois* de janvier). La jeune femme et son mari, Pierre Delrieux, avaient saisi l'Inspection générale des services de la police (IGS) et porté plainte auprès du procureur de la République.

La sénatrice de Paris Nicole Borvo (PCF), qui avait saisi la Commission nationale de déontologie de la sécurité, a écrit au préfet de police, protestant contre cette fermeture, décidée avant que les enquêtes aient abouti.

Pendant la fermeture, de nombreux voisins et clients avaient scotché des petits mots sur la vitrine du café : *On est de tout cœur avec vous, Bon courage, Revenez vite, C'est injuste*. ■



L'émotion des élèves du lycée Suzanne-Valadon devant *la Rafle*

Ils sont allés voir le film avec leur prof, et ensuite en ont débattu : une leçon d'histoire particulièrement vivante sur la Seconde guerre mondiale.

Voir *La Rafle*, en débattre et étudier la Seconde guerre mondiale et la Shoah. Les élèves de la classe de seconde du lycée professionnel Suzanne-Valadon (comptabilité et finances) ont entrepris ce travail de mémoire, eux qui ont vu le jour quelque cinquante ans après les événements.

Emmenés par leur professeure de français, Mme d'Esquerre, les adolescents ont visionné le film de Roselyne Bosch, le 10 avril, au *Wepler* de la place de Clichy, lors d'une projection privée offerte aux habitants par *Au cœur du 18e*, le journal de Roxane Decorte, élue UMP de l'arrondissement. Émotion intense pour tous, jeunes et moins jeunes.

Tourné dans le 18e

Campé dans notre arrondissement au printemps 1942, le film suit un groupe d'enfants – un peu titis, un peu poulbots – et leurs parents, tous Juifs, sauf la concierge et quelques voisins, tous domiciliés dans un immeuble dont la cour est lieu d'échanges, de vie, d'indignations et d'interrogations sur l'avenir. Un avenir marqué par leur port obligatoire de l'étoile jaune et autres humiliations.

Le film a été tourné, notamment, rue Durantin dans un bâtiment où effectivement vivaient de nombreux Juifs de modeste condition. C'est le cadre des scènes qui précèdent la rafle du 16 juillet. La suite a lieu dans un Vél d'Hiv' reconstitué à Bucarest et dans un camp et une gare censés être à Beaune-la-Rolandé.

Un travail de mémoire

Près de soixante-dix ans après les faits tragiques, la nécessité de transmettre cette partie de l'histoire de France aux nouvelles générations est rendue urgente par la disparition naturelle des rescapés, des témoins, des résistants, mais aussi des bourreaux et de leurs affidés. Les enseignants du lycée Suzanne-Valadon le savent et s'y emploient.

Ainsi, quand, huit jours après la projection, nous sommes allés au lycée, rue Ferdinand-Flocon, pour nous entretenir avec la classe, le décor était planté : dans le hall du lycée, des panneaux réalisés par les élèves montrent qu'un atelier d'Histoire est en cours, centré sur l'Occupation. Les titres en sont : *Paris à l'heure allemande*, *Enfants pendant la Deuxième Guerre mondiale*, *Une vie quotidienne difficile*... Des reproductions de photos et de documents d'époque montrent les recherches et la présentation des lycéens.

Il fait beau, l'enseignante propose



Braver l'ignominieuse interdiction... (Photo du film.)

d'aller ensemble au square de Cliagnancourt, tout proche.

Des exemplaires récents du *18e du mois* sont donnés. Ils le découvrent, certains le connaissent mais tous ont déjà travaillé sur la presse, la présentation d'un article, les titres, les "chapeaux"... Une des plus grandes voudrait faire du journalisme télé. Il est utile de lui rappeler que même là, l'information est d'abord écrite.

Le dialogue s'amorce. Les jeunes parlent d'abord de leur quartier. Quelle est sa qualité première ? Sans hésiter, l'une dit : «*Les gens !*», suivie par une compagne : «*Les différences*». La diversité est appréciée par tous. L'enseignante évoque cinquante-trois nationalités dans le lycée, voire sept religions dans une même classe.

Cette diversité se retrouve dans les origines autant que dans les activités de chacun. Beaucoup d'artisans, d'artistes, d'écrivains ou d'enseignants, d'ouvriers et de commerçants, d'employés et de sans grade... peuplent l'arrondissement.

«Je ne savais pas...»

Mais très vite, on entre dans le vif du sujet, le film :

«*Vous a-t-il appris quelque chose ?*» – «*Nous avons travaillé sur cette période avec le prof d'Histoire, l'an dernier*», commence l'une.

«*Moi au contraire, dit sa voisine, je ne savais même pas que c'était arrivé*.» Et la première poursuit : «*Mais, on ne nous avait pas dit que les enfants avaient été séparés*.» Le fait avait dû être mentionné, sans description de ses atrocités. Tous disent avoir été émus par le film mais plusieurs l'ont trouvé «*dur*», voire «*violent*».

Et pourquoi le début du film se

passait-il dans le 18e ?

«*Parce que le quartier n'a pas changé depuis lors*», répond l'une. C'est le cas. Le relief de la Butte a un peu freiné l'automobile et l'urbanisme moderne. Les habitants sont d'ailleurs très attachés à ce cadre et cela a amené les promoteurs et les spéculateurs immobiliers à moins de prétentions.

«*Parce qu'il y avait beaucoup de Juifs*», avance une autre élève. C'est vrai, même s'ils étaient, à l'époque, plus nombreux dans le quartier du Marais et dans le 11e arrondissement.

L'enseignante intervient : «*Le quartier a une belle image au cinéma, un film récent l'a montré, avec une actrice qui depuis a fait du chemin, Audrey Tautou !*». «*Oui. La fabuleuse histo-*

re d'Amélie Poulain», répondent les jeunes en chœur.

Il est vrai que l'on retrouve, dans *La Rafle*, avant l'horreur, la même bonhomie, la même image poétique du quartier.

La moustache du Dictateur

En fait, Joseph Weismann, le témoin qui inspira le film, est né rue des Abbesses et allait à l'école rue Lepic. Il est l'un des derniers témoins vivants. Son vécu puis son évocation sont la trame du récit, son rôle est très bien joué par Hugo Leverdez. La classe unanime a trouvé tous les gamins très bien interprétés, elle aimerait rencontrer les jeunes acteurs. Avis à qui peut le relayer : ils seraient les bienvenus aux lycées.

Mme d'Esquerre rappelle qu'une directrice avait alors interdit toute évocation de l'étoile infamante dans son école du 18e, jusqu'à être dénoncée et elle-même déportée. La visite de cette école, où une plaque évoque ces faits, est prévue. L'atelier d'histoire, c'est aussi d'aller voir.

Avant de quitter cette classe, avant que la vie continue malgré l'horreur découverte, il fallait une histoire juive. Quand la peur s'est abattue sur l'Europe, les producteurs hollywoodiens laissèrent Chaplin faire son film *Le Dictateur* tout seul. Après quoi, un journaliste posa une question idiote à Charlot : «*Vous en voulez à Hitler ?*» Il répondit, laconique comme un clown poète : «*Il a volé ma moustache !*»

Il est vrai que personne ne la porte plus depuis.

Robert Sebbag

L'extension prévue du conservatoire de musique est en panne

L'extension de notre conservatoire de musique est en panne. Christophe Caresche, député (PS) du 18e, vient d'écrire à Bertrand Delanoë pour lui demander que ce projet «*ne soit pas abandonné*» et qu'au contraire «*sa construction puisse être engagée le plus tôt possible*».

Le conservatoire municipal de musique du 18e (Gustave Charpentier), 29 rue Baudelique, a été conçu pour cinq cents élèves, il en accueille plus de mille chaque année. Et deux cent cinquante demandes d'inscription doivent être refusées. La Ville a acquis, il y a plusieurs années, le terrain mitoyen et y a élaboré un projet d'extension. Celui-ci est aujourd'hui finalisé, les travaux devaient commencer.

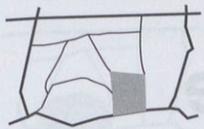
«*Or, les élus du 18e ont été informés que la construction ne figure plus au "programme provisoire d'investissement de la Ville de Paris" et il m'a été personnelle-*

ment indiqué qu'elle était repoussée à la mandature 2014-2020, déclare le député. Il n'est pas possible de l'accepter.»

«*Je n'ignore pas les arbitrages que vous devez effectuer ni les investissements considérables de la Ville dans le domaine culturel dans l'arrondissement, ajoute-t-il. Mais il me paraît incompréhensible d'interrompre une opération déjà très avancée, dont l'impact financier est limité et qui correspond aux engagements pris de développement des pratiques culturelles amateurs. Le conservatoire accueille des publics de tous les quartiers et de toutes origines sociales. Il est un lieu inégalable d'éducation et d'ouverture à la culture.*»

En attendant, un jardin partagé pourrait s'installer sur le terrain libre. L'association *Vert à soi* en est demandeuse. Suite dans le prochain numéro. ■

Goutte d'or



“Barbès l’Africaine”, treize jours en mai pour savourer les couleurs du noir

La Goutte d’Or célèbre, du mardi 11 au dimanche 23 mai, sa population d’origine africaine avec une série de manifestations : tables-rondes, témoignages d’habitants et d’historiens, nombreux concerts, spectacles de danse et de théâtre, huit expositions, une quinzaine de films suivis de débats (ne pas rater le jubilatoire *Black Micmac* dimanche 23 mai à 14 h au centre Barbara), ateliers littéraires, artistiques ou culinaires, défilé de mode, jeux, déambulations et visites guidées du quartier... Sans oublier deux espaces de dégustation : le bar du Centre musical Barbara et le salon de thé de l’Institut des cultures d’islam.

En mai dernier, les organisateurs (Salle Saint-Bruno, Centre musical Barbara, Institut des cultures d’islam et bibliothèque Goutte d’Or) avaient lancé une opération similaire sur le thème de *L’Algérie à la Goutte d’Or, mémoire des années 1950 et 1960*.

Les apports de l’immigration africaine

Cette année, ils récidivent avec *Barbès l’Africaine des années 70 à nos jours*. Il s’agit de raconter l’histoire de l’immigration africaine pour mettre en valeur son héritage culturel et ses apports, à travers une réflexion en quatre chapitres :

- Le quartier dans les années 1970 à 90, luttes sociales, opérations de rénovation.
- La création contemporaine africaine : musique, mode, littérature,

cinéma et arts plastiques.

- Les religions africaines.
- La cuisine africaine.

La journaliste Bintou Simporé, présentatrice sur Radio France Outremer de l’émission culturelle *Cargo* et spécialiste des musiques du monde, est la marraine du projet *Barbès l’Africaine* dont la programmation se déroule dans les quatre lieux organisateurs et dans d’autres lieux “complices” comme le café social Dejean, l’Échomusée de la rue Cavé ou la boutique de la styliste Sakina M’Sa de la rue des Gardes, qui abriteront des expositions, ou encore l’Espace Saraaba rue de la Goutte d’Or (soirées musicales) et le *Lavoir moderne parisien* de la rue Léon (théâtre du 17 au 19 mai).

Les élèves du collège Clemenceau

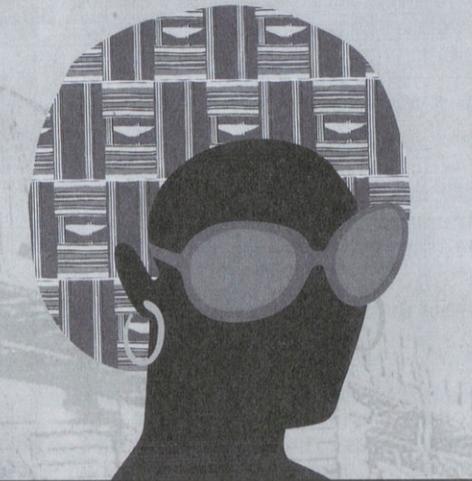
Barbès l’Africaine commence mardi 11 mai à 17 h, et ce sont les élèves du collège Georges-Clemenceau qui

inaugurent les festivités : restitution, salle Saint-Bruno, d’un programme d’échanges de lettres entre ces jeunes et d’autres jeunes du Burkina Faso et mise en voix publique de certains textes.

Ensuite, la programmation est dense, riche et diverse, autant que le quartier, alternant moments ludiques, émotions artistiques et réflexion, comme lors des tables rondes consacrées aux divers thèmes évoqués. Ainsi :

- **Mardi 11, à 20 h**, salle Saint-Bruno, premier débat sur l’histoire de l’immigration africaine à la Goutte d’Or organisé en partenariat avec *Hommes et migrations*.
- **Samedi 15, à 14 h** à l’Institut des cultures d’islam (ICI), conférence-débat sur les religions des populations d’Afrique noire vivant à la Goutte d’Or, du catholicisme à l’islam en passant par le pentecôtisme

“BARBÈS L’AFRICAINES
DES ANNÉES 70 A NOS JOURS”
2^e RENCONTRE DE LA GOUTTE D’OR
DU 11 AU 23 MAI 2010



et des survivances de l’animisme.

- **Samedi 15, à 16 h**, au Centre Barbara, défilé de mode puis table ronde sur la “sape” (voir le portrait en dernière page).

- **Mardi 18, à 20 h**, salle Saint-Bruno, table-ronde sur *Habitat et rénovation urbaine à la Goutte d’Or* avec notamment Michel Neyreneuf, ancien président de l’association *Paris Goutte d’Or* et actuellement adjoint au maire du 18^e chargé de l’urbanisme, et Gérard Thurnauer, architecte responsable de la rénovation de la Goutte d’Or sud.

- **Samedi 22, à 15 h**, salle Saint-Bruno, table-ronde autour des luttes des immigrés depuis 1972 et essentiellement des mouvements des sans-papiers. Ce sera l’occasion d’un hommage à Saïd Bouziri, décédé en juin dernier. Militant de la Ligue des droits de l’homme, défenseur des exclus, des étrangers et des sans-papiers, il avait lui-même dû lutter pour sa régularisation et fait une grève de la faim en 1972.

- **Samedi 22, à 16 h**, au Centre Barbara, table ronde sur les musiques africaines des années 80.

- **Samedi 22, à 18 h**, à l’ICI, table-ronde sur la diffusion de la création africaine contemporaine en France.

- **Dimanche 23 juin à 18 h**, à l’ICI, table ronde sur les pratiques alimentaires des migrants africains. Débat se prolongeant par un buffet réalisé par les élèves d’un atelier de cuisine africaine animé par un chef malien.

Comme lors des rencontres de l’an passé, les organisateurs éditeront un *Carnet de voyage* retraçant les moments forts de *Barbès l’Africaine*. Il sera publié par la salle Saint-Bruno en partenariat avec les éditions des *Xéroglyphes*. ■



À la maternelle Richomme : une photo de l’exposition de Bruno Lemesle.

tion, offre-t-elle un panorama de photos datant des années 1980 et de photos plus récentes, très récentes, tout un historique de l’évolution du quartier.

Bruno Lemesle (par ailleurs collaborateur du *18e du mois*), est également réalisateur et son dernier film, à peine monté, pas encore diffusé, est programmé pour *Barbès l’Africaine*. Il est diffusé vendredi 14 mai, toujours salle Saint-Bruno. Intitulé *La Goutte d’Or, vivre ensemble*, ce documentaire raconte le quartier aujourd’hui. Il a filmé la rue, les écoles, les logements, l’insalubrité et la rénovation urbaine. Mais surtout, il a fait parler les gens, ceux qui se battent pour faire valoir les droits de tous et cha-

cun, qui résistent, qui se dressent contre les injustices, qui se solidarisent.

Son film passe dans le cadre d’une après midi consacrée à la rénovation du quartier et aux images la racontant : présentation de photos d’amateurs prises en ateliers organisés par des associations et projections de films professionnels : *Pour tout l’or d’une goutte* de Sami Sarkis (1993), *La Goutte d’Or* de Jean-Paul Guirado (2001), *Permis de démolir* (2006) et *Permis de construire* (2008).

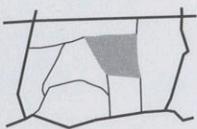
Ces deux derniers films ont été réalisés par Xavier Tutein et Mélissa Thackway à partir des photos que la plus anglaise des habitantes de la Goutte d’Or a prises de la transformation de la rue Myrha où elle vit. ■

Des films, une exposition “Salut Barbès” et “La Goutte d’Or, vivre ensemble”

Bruno Lemesle est photographe et cinéaste. La Goutte d’Or est son terrain de chasseur d’image, le quartier cher à son cœur aussi. Depuis près de vingt-cinq ans, il y accumule les clichés : lieux et gens, petits enfants et vieux travailleurs, résidents bien installés et sans-papiers. Il possède un fond considérable, lui permettant de monter et remonter des expositions, de les enrichir en continu.

Ainsi, *Salut Barbès*, son exposition, aux murs de la salle Saint-Bruno pendant toute la manifesta-

Simplon



Des immeubles à ossature de bois rue et passage du Mont-Cenis

Photo Siemp

Première à Paris, première en France : des immeubles à l'ossature de bois viennent de sortir de terre, rue du Mont-Cenis et passage du Mont-Cenis. Ils sont construits par la SIEMP (Société immobilière d'économie mixte de la Ville de Paris, chargée de la résorption de l'habitat insalubre) selon une technique tout à fait originale : elle utilise pour l'essentiel de la façade, comme pour toute la charpente, du sapin du nord venant de forêts françaises. Seuls les escaliers en spirale sont en béton coulé.

Un chantier propre

Le premier immeuble est terminé, au 136 rue du Mont-Cenis, et il sera livré à la mi-mai. Il compte sur quatre étages trois logements sociaux (catégorie PLUS) avec deux appartements de trois pièces pour 55 m², et un duplex de six pièces pour 112 m².

Poutres apparentes dans chacun d'eux, petites terrasses et grandes cuisines, planchers épais pour le confort acoustique. La façade, avec ses bandes alternativement grises et ocre, rappelle les couleurs du bâtiment mitoyen de pierre et de briques, tout comme les nouveaux bureaux de Virgin tout proches.

L'autre immeuble neuf, qui sera livré fin juin, se trouve 22-24-26



passage du Mont-Cenis. Il compte huit logements : quatre de quatre pièces et quatre de deux pièces, dont deux au rez-de-chaussée bénéficient de mini-jardins. Par ailleurs, la SIEMP a réhabilité, de façon plus traditionnelle, un immeuble vétuste, 28 passage du Mont-Cenis, qui abritera quatre studios.

« Nous avons mis un an à les construire. Les plans et le découpage du

bois à l'usine, précis au millimètre près, ont pris du temps, chaque pièce devant s'emboîter comme pour un jeu de Lego. Mais le montage a été très rapide : trois jours par étage, déclare Jean-François Schmit, l'architecte. Ce fut un chantier sec, propre, sans poussières en suspension et silencieux de surcroît. »

« De plus, ajoute-t-il, nous n'avons pas eu besoin de bétonnières ni d'engins encombrants qui, d'ailleurs, ne seraient pas passés dans l'étroit passage du Mont-Cenis. Cette opération pilote a été menée dans un esprit de développement durable, le bois étant un matériau écologique, stockant le carbone sans en fabriquer, ce qui permet d'économiser sur le chauffage et l'éclairage. »

Par ailleurs, la SIEMP vient de terminer, 36 rue de la Charbonnière, un autre immeuble à construction innovante, avec sur la façade des panneaux solaires pouvant fournir 40 % des besoins en eau chaude. Sur cinq étages, dix-sept logements sociaux. Une terrasse végétalisée permet de conserver de l'eau de pluie, utilisée pour l'arrosage et le nettoyage des parties communes. ■

Le plomb à l'école 7 rue Championnet : des travaux qui laissent à désirer

La première phase des travaux de confinement du plomb dans les salles du premier étage de l'école 7 rue Championnet, prévue pendant les vacances, n'a, semble-t-il, pas été réalisée dans les règles de l'art.

À l'origine (voir *Le 18e du mois* de mars), un constat de risque d'exposition au plomb réalisé le 3 février dans l'école avait déclenché en urgence des travaux de confinement des surfaces. Ceux-ci étaient programmés en deux tranches, au vu de leur étendue, durant les vacances scolaires de février et de printemps.

La première tranche prévoyait de poser du film plastique pour confiner les surfaces où est présent le plomb dans les salles du premier étage. Un nettoyage complet devait

également être assuré à l'issue de ces travaux avant la rentrée, ainsi que des analyses libératoires.

En dépit des assurances de la Dasco (Direction des affaires scolaires), le nettoyage des zones de travaux n'a pas été effectué à temps pour la rentrée scolaire du 8 mars.

Ils n'envoient pas leurs enfants

De nombreux parents ont constaté la présence de poussières de chantier ce même jour et ont donc décidé de ne pas envoyer leurs enfants à l'école. L'absence des résultats des analyses libératoires de fin de chantier dont la communication avait été promise – est également à remarquer.

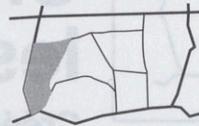
Ces manquements apparents de la part de l'administration en charge des

travaux ont poussé les parents d'élèves à réclamer un suivi réel du chantier de la deuxième tranche, prévue pendant les vacances de printemps.

Ces mêmes parents d'élèves souhaitent donc surveiller la bonne exécution du confinement et la conformité du chantier aux procédures à respecter en la matière. Face à cette situation, la Dasco envisage de mener les travaux à "huis clos", en interdisant l'accès de l'école à tout témoin potentiel. Serait-ce pour éviter d'avoir à répondre de ses propres manquements en évitant tout regard extérieur ? Les parents d'élèves et personnels de l'école s'insurgent du parti pris d'opacité dont fait preuve la Dasco et envisagent des actions.

Fabrice Benoist

Grandes Carrières



29 mai, la fête du square Carpeaux

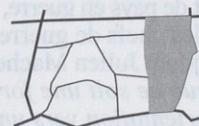
Le square Carpeaux est en fête le samedi 29 mai avec toute une série d'animations pour petits et grands. Organisée par le conseil de quartier Clichy-Grandes carrières, avec le concours de nombreuses associations du quartier, la fête a lieu de 14 à 18 h.

Il y aura de la musique dans le kiosque et autour, ainsi que des spectacles donnés par *Scène infernale*. Il y aura aussi une initiation aux origamis, ces savants pliages japonais, donnée par *Kim Quach*, un atelier de gravure animé par *Môm'artre*, du sport avec *Championnet Sports...* et enfin un atelier d'échecs.

Rendez-vous à 16 h 30 pour cet atelier, nous dit une de ses animatrices, Nathalie Assedo, invitant débutants et confirmés à y participer. « Pas d'âge pour commencer, pas de niveau requis, seulement l'envie de ressentir le vertige face aux combinaisons possibles sans oublier l'essentiel : parvenir, selon les règles en vigueur, à mater le roi adverse. Tellement simple à dire mais si compliqué à concrétiser... », dit-elle.

« Alors risquez-vous samedi : poussez la grille du square pour venir pousser le pion, briller ou mater », ajoute-t-elle. ■

Chapelle

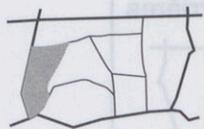


Dernières saisons pour les habitants du Pôle sud ?

Dernières saisons pour les habitants du Pôle sud ? Les cinq associations réunies dans le collectif de ce nom, installées depuis quelques années au 37 rue Pajol, vont devoir déménager.

Elles ont été logées par la Ville dans cette ancienne école désaffectée, mais la municipalité entend récupérer les lieux et leur redonner sa fonction d'école. Elle aimerait pouvoir l'ouvrir à la rentrée 2011 et, comme des travaux de réaménagement sont nécessaires, les occupants actuels devront partir. Actuellement, on cherche comment et où les reloger.

Ces associations sont : *Écobox* et ses jardins partagés, le *Secours catholique*, *Capoeira Viola*, *Espoir 18*, association d'aide aux jeunes en difficulté, et enfin la Régie de quartier de la Chapelle. ■



Une nouvelle Maison pour les mineurs réfugiés isolés

Créée par l'association France Terre d'asile, elle remplace l'espace Vauvenargues (dont nous avons parlé récemment).

Un nouvel espace d'accueil de jour pour les mineurs étrangers isolés s'est ouvert, 18 villa Saint-Michel, en lieu et place de celui de la rue Vauvenargues, qui était un peu étriqué et bruyant. La "maison du jeune réfugié" est un bel espace de 650m², lumineux, bien distribué et pouvant accueillir 95 jeunes. Des salles de classe, une salle informatique, des bureaux individuels, etc.

Le tout a été financé par le département de Paris, le secrétariat d'état au Logement, le ministère de l'Immigration et le Fonds européen pour les réfugiés. France Terre d'asile est toujours aux manettes via ses quatre formateurs, ses huit intervenants sociaux et une chargée de mission.

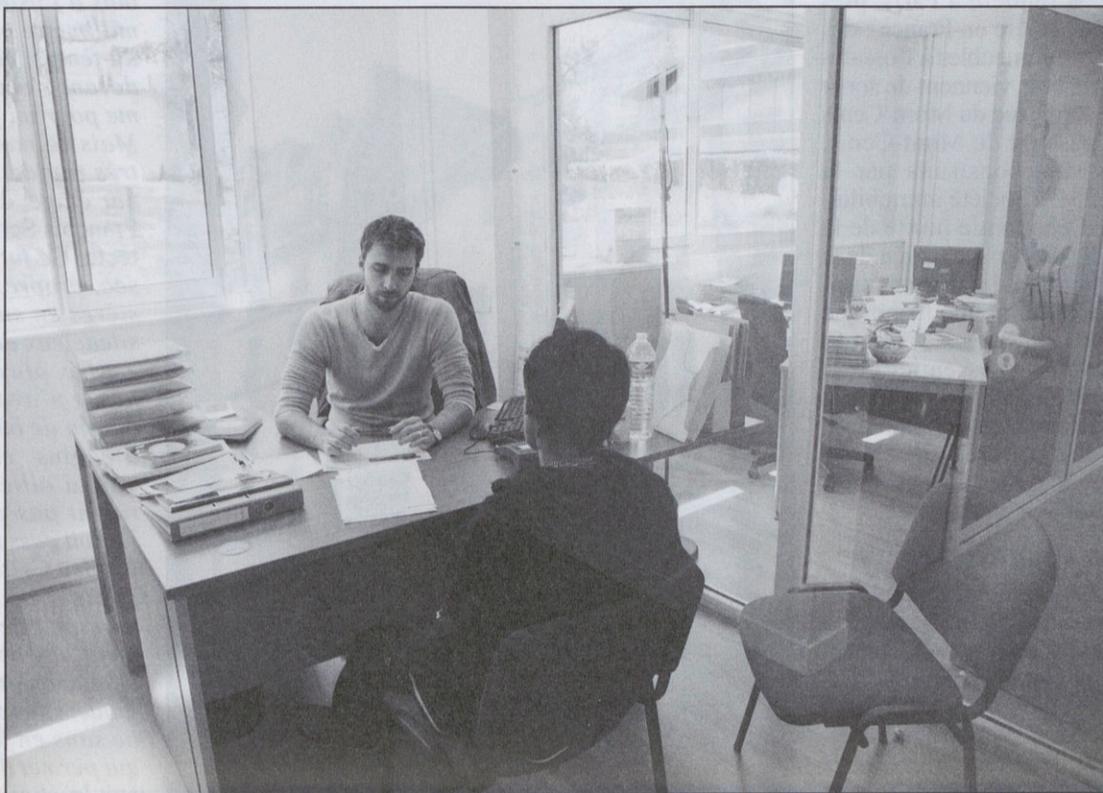
En majorité, ces jeunes viennent d'Afghanistan et d'Afrique. C'est lors des maraudes que France Terre d'asile effectue trois soirs par semaine vers le canal Saint-Martin qu'elle rencontre ces adolescents et leur propose de sortir de la rue. (Voir le 18e du mois, février 2010.)

Nouvelle maison, nouveaux projets

Outre les cours de langue, les sorties culturelles ou sportives, un projet éducatif spécifique est mis en place. Pour Julien Mache, responsable de la Maison du jeune réfugié, «il s'agit de permettre aux jeunes de se repérer dans leur environnement. Sous forme de cours théorique, d'ateliers, de sorties, etc., nous mettons en place une formation de huit semaines sur des thématiques comme l'identité sociale (comment se repérer comme étranger par rapport à la société, la notion d'individu en France), la citoyenneté (qu'est-ce qu'un citoyen dans une société démocratique ?), l'égalité des genres, autrement dit les relations hommes-femmes, et enfin la santé (l'hygiène de vie, le système médical, etc.).»

Tous ces repères sont nécessaires à ces adolescents qui viennent de pays en guerre, qui n'ont connu que les clans ou les chefs de guerre, et la violence.

«Notre idée, ajoute Julien Mache, est de donner des supports : que ce soit une formation professionnelle, une orientation vers une famille d'accueil ou un foyer pour s'en faire une chance de vie. L'un des grands changements aussi dans ce nou-



Davide Del Giudice

Au nouveau centre d'accueil, villa Saint-Michel.

veau lieu, c'est que désormais le suivi social et juridique se fait dans les calme et permet des entretiens anticipés avec le jeune dans le respect de la confidentialité.»

Nouveaux projets, nouveaux besoins

France Terre d'asile cherche à agrandir son cercle de bénévoles : soutien scolaire ou accompagnement des enfants dans diverses démarches (aide sociale à l'enfance, médecin, dentiste). Des intervenants dans le cadre du projet pédagogique seraient aussi bienvenus.

«On peut imaginer, précise Julien Mache, que

des artisans viennent parler de leur métier, et qu'ils proposent des stages, même des stages d'observation. Ces jeunes ont bonne réputation, ils sont volontaires, acceptent de travailler et d'avoir une formation à côté. Ils ne demandent que ça.» Avis donc à ceux qui souhaitent savoir qui ils sont et qui ont envie d'aller à leur rencontre !

Edith Canestrier

☐ La Maison du jeune réfugié, 18 villa Saint-Michel. Proposition de bénévolat : par mail, accueilmineurs@france-terre-asile.org ou par téléphone, Nicolas Gauguez, 01 42 28 63 87.

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 23 €

Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 € (23 € abonnement + 16 € cotisation)

Je souscris un abonnement de soutien : un an 80 € (23 € abonnement + 57 € cotisation)

Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 23 €

Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 39 € (23 € abonnement + 16 € cotisation)

Abonnement à l'étranger : 26 €

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

..... E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



Les centres d'accueil et de soins pour les toxicomanes

Pour compléter notre dossier sur la toxicomanie (voir notre numéro précédent), nous faisons ici un tour d'horizon sur les centres d'accueil, d'accompagnement social et de soins existant dans notre arrondissement.

Nés entre 1988 (EGO, le plus ancien) et 1994, ces centres, de caractère associatif mais soutenus par les instances publiques, répondent à un double objectif :

La réduction des risques

Premièrement, un objectif immédiat : ce qu'on a appelé la "politique de réduction des risques". Dans les années 1980, l'arrivée et le développement rapide du sida ont particulièrement touché les milieux de toxicomanes, en raison notamment des pratiques de "partage" de seringues pouvant être contaminées, et de pratiques sexuelles non protégées.

Ce danger concernait non seulement les usagers de drogues, mais aussi d'autres populations : notamment, des toxicomanes qui se livraient à la prostitution pouvaient être des facteurs de propagation de la maladie.

Les centres s'assignaient donc une mission d'éducation à la prévention.

Des systèmes d'échange de seringues ont été mis en place (l'héroïne était, jusqu'au milieu des années 90, la substance la plus consommée) : des "packs" contenant une seringue stérile et des préservatifs étaient proposés contre la remise des seringues usagées, dans les centres d'accueil, ainsi que par d'autres associations comme *Médecins du monde* dont le bus spécialisé pour ce problème stationnait chaque semaine à Château-Rouge.

Soigner et réinsérer

- En second lieu, et plus généralement, il y avait un objectif social et humanitaire : les toxicomanes sont des êtres humains ; on doit créer les moyens d'éviter, autant que possible, qu'ils tombent dans une "désocialisation" totale, et mettre en place des moyens efficaces pour qu'ils reçoivent des soins médicaux.

La consommation de substances illicites est interdite par la loi, c'est vrai. Mais ce qui conduit des personnes à ce type de dépendance est le plus souvent lié à des circonstances sociales, familiales, psychologiques et non à un choix délibéré et conscient. C'est cette réalité qu'il faut prendre en compte.

S'installer au plus près des usagers

L'existence de ces centres a provoqué des polémiques : certains les ont accusés d'avoir attiré les toxicomanes dans nos rues. C'est inexact.

À la Goutte d'Or, si des habitants ont estimé en 1988 qu'il existait un problème et ont décidé de créer EGO, c'est bien parce que la toxicomanie était présente depuis plusieurs années déjà. À La

Chapelle, le brusque afflux de toxicomanes au début de 1994 était dû à la vaste opération de police qui les avait chassés du secteur Stalingrad où ils se trouvaient auparavant ; la création de *la Boutique* et de *Sleep in* n'est intervenue qu'ensuite.

Il est faux aussi que ces centres soient tous concentrés dans le 18^e. Il en existe dans d'autres quartiers de Paris et de banlieue. Mais bien évidemment, leur existence aurait peu d'utilité là où on ne trouve pas de toxicomanes errant dans les rues.

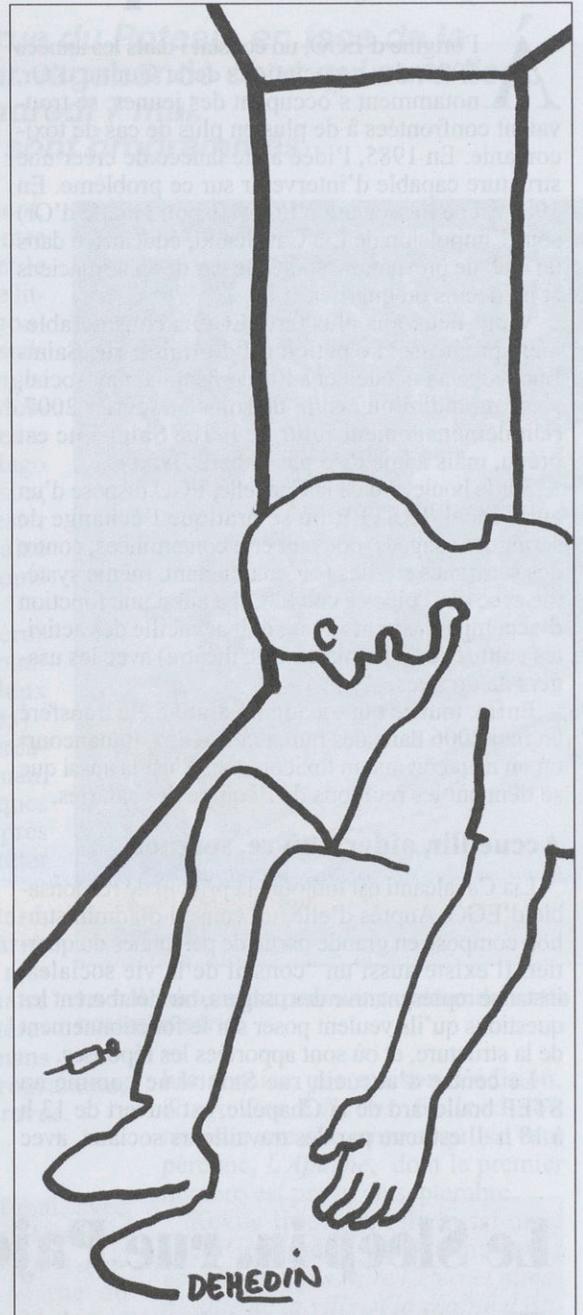
Les associations qui gèrent ces centres travaillent en partenariat entre elles et avec d'autres structures, notamment les hôpitaux, les services sociaux, les pompiers...

Le rôle de la *Coordination toxicomanies*

La *Coordination toxicomanies*, installée rue Custine et dont nous avons parlé dans notre précédent numéro, ne reçoit pas de toxicomanes. Son rôle est d'une part d'étudier l'évolution du fait "toxicomanies" (le pluriel est important) et de participer à la réflexion sur les réponses à y apporter, et d'autre part, concrètement, d'intervenir pour tenter de régler, autant que possible, les problèmes posés aux habitants des quartiers par la présence des usagers de drogues.

Il serait illusoire de croire que l'on peut faire disparaître ce problème du jour au lendemain. L'expérience a prouvé que les interventions massives de police pour chasser les toxicomanes d'un quartier, n'aboutissent qu'à déplacer le problème dans des quartiers voisins.

Nous aurions voulu, dans ce dossier, parler également de l'action de la police. Mais, vu le peu d'informations diffusées par les services policiers, et leur caractère peu fiable, nous nous en avouons incapables. ■



La Terrasse, un service hospitalier, rue Marcadet

La Terrasse est un service public hospitalier accueillant des toxicomanes depuis douze ans. Créée en 1988 (la même année qu'EGO), installée dans un quartier tranquille du côté du métro Guy-Môquet, cette institution est dirigée depuis sa fondation par le docteur Jacques Jungman qui en a élaboré le projet.

L'accueil principal se trouve au 222 bis rue Marcadet, mais La Terrasse a essaimé au 218 puis au 220 et au 224, ainsi que rue de Meaux dans le 19^e. Elle emploie quarante-cinq intervenants.

À l'accueil, on reçoit les patients avec ou sans rendez-vous. On y trouve un soutien psychologique, un suivi socio-éducatif, une aide à l'insertion. Il y a un service de consultations médicales avec prescriptions et délivrance de médicaments ou de substances de substitution et un accompagnement aux cures de sevrage. Sept cents personnes par an y passent.

Au 224, est installée depuis 1994 l'unité méth-

done. 250 personnes sont inscrites pour ce traitement, qui exige un suivi rigoureux (respecter le dosage, ne prendre aucune autre substance, pas même de l'alcool).

La Terrasse possède également (rue de Meaux) une "boutique" de simple accueil que 500 à 600 personnes fréquentent.

Elle dispose d'équipes de rue allant à la rencontre des toxicomanes (1 500 personnes contactées par an) et des équipes médicales se déplaçant à la demande dans les hôpitaux, dispensaires ou associations pour y faire des diagnostics auprès de ceux qui présentent des troubles psychologiques (200 examens par an).

Enfin, La Terrasse gère quatre appartements thérapeutiques et sept chambres d'hôtel pour loger des gens ayant souvent des pathologies imbriquées (sida, hépatite, infections, fragilité psychologique...) et ne pouvant être soignés que dans un environnement stable. ■

Enquête de Virginie Chardin,
Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier

18^e

DOSSIER

TOXICOMANIE (suite de la page précédente)

EGO, à la Goutte d'Or, depuis vingt-deux ans

À l'origine d'EGO, un constat : dans les années 1980, des associations de la Goutte d'Or, notamment s'occupant des jeunes, se trouvaient confrontées à de plus en plus de cas de toxicomanie. En 1985, l'idée a été lancée de créer une structure capable d'intervenir sur ce problème. En 1988 est né l'association EGO (Espoir Goutte d'Or) sous l'impulsion de Lia Cavalcanti, éducatrice dans un club de prévention, soutenue par des pharmaciens et médecins du quartier.

Vingt-deux ans plus tard, EGO a considérablement progressé. Le petit local d'origine, rue Saint-Luc, voué à l'accueil et à l'accompagnement social, s'est agrandi d'un centre de soins en février 2007. (Un déménagement futur de la rue Saint-Luc est prévu, mais à une date pas encore fixée.)

Sur le boulevard de la Chapelle, EGO dispose d'un autre local, le STEP, où se pratique l'échange de seringues usagées, pouvant être contaminées, contre des seringues stériles (ou, maintenant, même système avec des "pipes à crack"). Il a aussi une fonction d'accompagnement social, et il accueille des activités culturelles (arts plastiques, théâtre) avec les usagers de drogues.

Enfin, tout ce qui est administratif a été transféré en mai 2006 dans des bureaux rue de Clignancourt où on ne reçoit aucun toxicomane. C'est là aussi que se tiennent les réunions de l'équipe des salariés.

Accueillir, aider, suivre, soigner

Lia Cavalcanti est toujours la principale responsable d'EGO. Àuprès d'elle, un conseil d'administration composé en grande partie de personnes du quartier. Il existe aussi un "conseil de la vie sociale", instance représentative des usagers, où s'élaborent les questions qu'ils veulent poser sur le fonctionnement de la structure, et où sont apportées les réponses.

Le centre d'accueil, rue Saint-Luc comme au STEP boulevard de la Chapelle, est ouvert de 13 h à 18 h. Il est tenu par des travailleurs sociaux, avec

des assistantes juridiques et des infirmiers.

Le centre de soins, 13 rue Saint-Luc, est ouvert en continu de 9 h à 18 h, le jeudi jusqu'à 20 h.

Deux médecins généralistes et un psychiatre, à mi-temps, reçoivent en consultation les usagers. Ils sont aidés par deux infirmiers, deux psychologues, deux assistantes sociales, un éducateur spécialisé. Le matin, on reçoit «ceux qui sont à même de respecter un rendez-vous», explique Ramon Neira, responsable du centre de soins. L'après-midi, les autres.

«La dureté de vie dans la rue est terrible. Supporter la misère, survivre dans un milieu hostile, faire face à la violence au quotidien, celle qu'ils subissent et celle qu'il exercent entre eux, ça crée des problèmes de santé innombrables», dit Ramon Neira. Il pense d'ailleurs que, pour beaucoup d'entre eux, c'est le fait d'avoir été contraint par les circonstances à vivre dans la rue qui les a amenés à la drogue, plus que l'inverse. Leur santé dépend de leur situation sociale, des possibilités d'hébergement, d'accès aux droits, de la situation judiciaire, etc.

De plus en plus souvent, les services judiciaires envoient à EGO des patients pour lesquels ils ont prononcé une "injonction de traitement thérapeutique". Le suivi par des personnes qui les connaissent, les écoutent, est la condition de réussite dans ces cas-là.

Accompagner une resocialisation

Quelquefois, les professionnels d'EGO constatent des phénomènes qu'ils ont du mal à expliquer : les gens qu'ils accueillent sont excités, ou malades. On soupçonne la diffusion de produits frelatés, dangereux. Les informations à ce sujet sont confrontées avec les autorités sanitaires.

Un lien permanent est tenu avec les équipes spé-

cialisées dans les hôpitaux et avec des réseaux de médecins généralistes du 18e.

Une équipe de chercheurs de l'hôpital Fernand-Widal étudie actuellement, en liaison avec EGO, des traitements expérimentaux contre la dépendance au crack. Parmi la quarantaine de patients traités durant six semaines, on a enregistré de bons résultats, mais cela suppose des usagers motivés car ce sont des protocoles assez lourds, durs à supporter.

D'une façon générale, la sortie de la drogue ne peut réussir que si l'implication personnelle est forte. Ce qui renforce la nécessité d'un accompagnement permettant un début de "re-socialisation".

La lutte contre le sida et l'hépatite

Les spécialistes d'EGO ne constatent pas d'augmentation de l'infection par le VIH : la lutte contre le sida semble donc avoir des résultats. En revanche, l'hépatite C progresse, étant plus fréquente chez les usagers du crack (largement majoritaires maintenant) que chez ceux d'autres drogues. «Nous ne connaissons pas encore tous les risques liés au crack : micro-blessures aux lèvres pouvant entraîner une contamination par le partage des pipes à crack, ou liées au partage des galettes de crack par des cutters...»

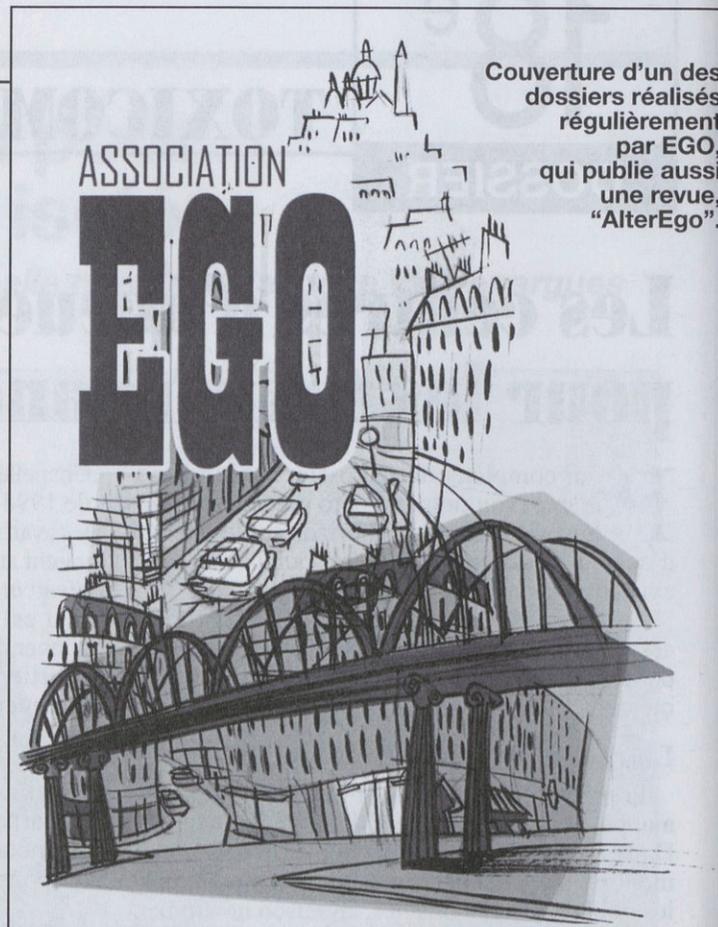
Et les décès ? Au cours de l'année écoulée, le centre de soins a déploré, parmi les personnes qu'il suivait, quatre décès de femmes, dont deux par overdose, une par cancer, cause inconnue pour la quatrième – et le centre d'accueil dix décès.

L'hébergement ? C'est difficile avec le 115 : les toxicomanes sont connus et les lieux d'hébergement cherchent à les éviter. EGO a un partenariat avec le centre israélien de Montmartre pour trouver des places provisoires. Trouver des hébergements durables, ne serait-ce que pour quelques mois, pose d'énormes problèmes.

Cinq mille personnes par an chez EGO

Et les relations avec la police ? «Convenables. Chacun fait son travail, il n'y a jamais d'ambiguïté.»

EGO tient un décompte précis des usagers qui fréquentent, plus ou moins régulièrement, ses différents lieux : on demande à chacun de s'inscrire, même si c'est sous un simple prénom ou sous un pseudonyme. En 2009, EGO a vu passer plus de cinq mille personnes différentes, dont 389 au centre de soins. «Mais ceux qui ne fréquentent aucune structure sont très nombreux», commente Ramon Neira. ■



Couverture d'un des dossiers réalisés régulièrement par EGO, qui publie aussi une revue, "AlterEgo".

Le Sleep in, rue Pajol : l'accueil de nuit

Le Sleep in est un centre d'hébergement et d'accueil de nuit pour les toxicomanes. Il y a trois Sleep in à Paris, dont celui du 61 rue Pajol à La Chapelle, et trois en province. Il assure aussi maintenant des tâches d'accompagnement en journée, grâce à des consultations dans divers domaines.

Vingt-cinq personnes y travaillent, à plein temps, à temps partiel ou pour des consultations : accueillants de nuit ou de jour, chef de service, secrétaire, agents d'entretien, médecins, infirmières, psychologue, assistante sociale, conseillère juridique.

Moyenne d'âge : 40 ans

427 usagers dans l'année 2009 ont fréquenté le lieu, dont 80 % d'hommes et 20 % de femmes. Certains y viennent uniquement pour dormir, d'autres pour dormir et se soigner, d'autres viennent consulter en journée. Les

mineurs, les femmes enceintes, les personnes trop âgées sont réorientés vers d'autres partenaires qui les aideront mieux.

Moyenne d'âge : environ 40 ans. Ce sont des gens qui vivent dans la rue, drogués depuis longtemps. Ils ont souvent plongé suite à un problème personnel : licenciement, divorce, rejet par la famille. Ici, pas d'autre condition d'accueil qu'être SDF et consommateur de drogues.

Le Sleep in fonctionne tous les jours, toute l'année. Celui qui souhaite y dormir doit réserver son box et son casier par téléphone à partir de 14 h 30, puis venir confirmer entre 20 h et 21 h 30. Les places restantes sont redistribuées en dépannage. Draps et linge leur sont fournis et ils ont accès aux douches et à la buanderie. Repas entre 21 h 30 et 22 h 30, et ils peuvent entrer et sortir jusqu'à minuit. À l'intérieur, ils peuvent rester

aussi tard qu'ils le veulent dans la petite cour : pas d'extinction des feux.

Le matin, réveil à 8 h, petit déjeuner jusqu'à 8 h 45. À 9 h, tout le monde est censé sortir. Les consultations de jour débutent alors. Il faut s'y inscrire la veille.

Le troisième vendredi de chaque mois, un "atelier" gynécologique est ouvert à toutes, avec préparation d'un repas pour mieux motiver les femmes. Le quatrième mercredi de chaque mois, un "atelier" mixte, temps convivial autour d'un repas.

Au Sleep in, les usagers sont accueillis exclusivement par des professionnels, pas de bénévoles, précise Julien Odde, le chef de service. Dans le quartier, cet établissement est bien toléré, presque aucune plainte.

Le Sleep in est subventionné uniquement par la Sécurité sociale, via la DASS. Actuellement, ses subventions stagnent. ■

TOXICOMANIE

La Boutique est maintenant installée boulevard Ney

La Boutique a déménagé, et elle a évolué. Ce centre d'accueil et d'accompagnement pour les usagers de drogues était installé naguère à La Chapelle, rue Philippe-de-Girard, pas loin du métro Marx-Dormoy. Depuis septembre 2009, la Boutique se trouve 56 boulevard Ney, dans un ancien pavillon de la SNCF racheté par la mairie, 350 m² et un petit terrain qui deviendra jardin.

À l'origine, c'était un centre "bas seuil" : depuis 1994, il accueillait, en journée, des toxicomanes qui pouvaient s'y laver, prendre un café, se reposer. Ils y rencontraient des gens qui les écoutaient, les conseillaient sur la façon d'éviter le sida ou les hépatites (et de les transmettre), les aidaient à éclaircir leur situation

temps partiel. Un médecin qui exerce au service anti-infections de Bichat et à Lariboisière y effectue des consultations.

Il y a un espace mixte et un espace réservé aux femmes. Les usagers peuvent faire réchauffer leur repas au micro-ondes. Le but est de les rendre autonomes. Le centre peut aider certaines de ces personnes, qui très souvent sont à la rue, à trouver provisoirement un toit. Il y a un budget d'hébergement en hôtels, tourné davantage vers les femmes.

Une population vieillissante

Le centre est ouvert de 9 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 30. Et une équipe mobile circule entre 17 h et minuit, pour soutien et distribution du matériel stérile (pipes à crack, seringues) en échange du matériel usagé afin de lutter contre les contagions, ainsi que des préservatifs et des gels.

Environ 1 100 personnes dans l'année fréquentent la Boutique plus ou moins régulièrement. Chaque jour on en compte plus de cent, dont 70 % d'hommes et 30 % de femmes : usagers de crack ou polytoxicomanes (alcool, médicaments). Presque pas d'héroïne, trop chère pour eux..

C'est une population vieillissante, 40 ans de moyenne d'âge. Peu de jeunes. Beaucoup d'entre eux ont plus de dix ans de vie dans la rue. Beaucoup de passages après des incarcérations, des séjours à l'hôpital avec des pathologies lourdes. De plus en plus de maladies mentales, sans qu'on puisse dire si c'est la drogue qui les a provoquées, ou bien l'inverse..

Pas de soucis de voisinage

«Ce nouvel emplacement a été une chance pour nous, nous le constatons maintenant que nous sommes installés depuis plusieurs mois, confie Isabel Roux, responsable du centre. On se trouve à un carrefour pour accueillir les prostituées du boulevard Ney, les crackeurs de Saint-Denis et ceux de la gare du Nord. Plus beaucoup de souci avec l'environnement car nous n'avons pas de voisins à proximité.»

Le principal problème ? «Savoir quand ils vont s'en sortir. Peut-être bientôt, peut-être plus tard, peut-être jamais ? Pour moi, quand ils viennent dans une structure comme la nôtre, c'est qu'ils ont déjà gravi la première marche pour se réinsérer.» ■

sociale et administrative, leur indiquaient des adresses pour des soins ou éventuellement une désintoxication. Pas d'autre obligation que respecter une certaine discipline dans les locaux et à leur proximité.

Mais les locaux de la rue Philippe-de-Girard (choisis par l'association essentiellement en raison du prix pas trop élevé du loyer) étaient situés au centre d'un quartier peuplé – et trop petits par rapport au nombre de toxicomanes qui les fréquentaient. La Boutique a donc été rapidement au cœur de tensions avec une partie des habitants et de polémiques très vives.

Fonction médico-sociale

La Boutique aujourd'hui, dans des locaux nettement plus vastes, a une fonction médico-sociale en plus du rôle d'accueil et d'accompagnement. L'équipe de seize personnes qui y travaillent comprend, en plus des éducateurs, des infirmiers, un podologue et une socio-esthéticienne à



18^e
CULTURE

Le nouveau Tango à Paris : renaissance d'une revue mythique

L'éditeur habite rue du Poteau, en face de la librairie L'Humeur vagabonde chez qui aura lieu le lancement vendredi 7 mai. Quatre numéros sont programmés.

Tango. Tango revient. Il était une fois, entre l'automne 1983 et le printemps 1985, une revue littéraire et artistique, langoureuse et flamboyante, nostalgique et argentine : *Tango*. Couvertures de Ricardo Mosner ou de Robert Doisneau, écrits de Julio Cortazar, Hugo Santiago, de Jim Thomson, de David Goodis, de Chester Himes, et puis de Blaise Cendrars, Léo Malet, Louis Nucéra...

Il y eut quatre numéros (tirés à cinq mille exemplaires, vite vendus dans deux cent cinquante librairies) : une réussite. Mais son créateur, Jean-Louis Ducournau, qui la réalisait avec quelques amis, le soir ou la nuit après leur travail, décida d'arrêter en plein succès.

Vingt-cinq ans plus tard, ayant cessé d'être salarié, Jean-Louis Ducournau ressuscite *Tango* pour quatre nouveaux numéros : littérature sud-américaine, romans noirs et musique au programme, comme dans l'ancienne revue.

Borges et Cortazar

Le premier sort début mai, avec lancement vendredi 7 mai, lors d'une soirée donnée à L'Humeur vagabonde, la librairie du 44 rue du Poteau dont les patrons sont les amis de l'éditeur qui habite lui-même en face, au 43.

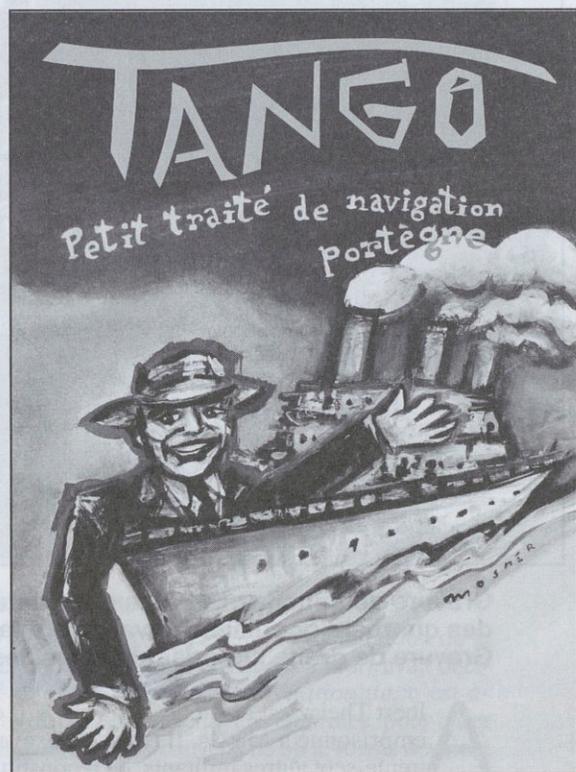
152 pages en quadrichromie, couverture dessinée par Mosner, textes de Jean Echenoz (Prix Goncourt 1999), Paul Fournel (président de L'Oulipo), Patrick Deville, Francis Marmande, Jean-Bernard Pouy, Marc Villard, Isabelle Weingarten.

Jose Munoz (Grand prix du Festival de bande dessinée d'Angoulême en 2007), y participe également avant de réaliser la couverture du numéro 2, à l'automne 2010.

En 2011, les deux derniers numéros sont déjà programmés. L'un sortira en mai avec un "spécial" Jorge Luis Borges à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort, et l'autre en novembre avec un "spécial" Cortazar.

L'Apache à l'automne

L'aventure ne s'arrête pas là. Jean-Louis Ducournau a fondé, en novem-



La couverture du premier numéro de cette nouvelle série.

bre dernier, une maison d'édition, *Tango Bar Éditions*. Celle-ci doit réaliser une autre revue qui se veut pérenne, *L'Apache*, dont le premier numéro est prévu en septembre.

Revue littéraire elle aussi mais spécifiquement parisienne avec «confrontations entre l'éternel romanesque de la ville et la réalité d'aujourd'hui». Le premier numéro (couverture de Christophe Honoré) comportera notamment un dossier sur Georges Pérec et un «vagabondage autour du bus 60, celui qui traverse le 18e et où l'on rencontre tout un échantillon de la population parisienne». Le second prévoit une balade avec Archie Shepp, le pape du free jazz qui vit actuellement à Barbès.

Et des livres

Enfin, *Tango Bar Éditions* va publier des livres. D'abord, en février prochain, *Qui a tué Diego Duarte ?*, un reportage d'Alicia Dujovne-Ortiz chez les "cartoneros" de Buenos Aires, des habitants d'un bidonville, extrêmement pauvres mais pourtant bien organisés et ayant réussi à y promouvoir une vie culturelle, un livre social et optimiste à la fois.

Marie-Pierre Larrivé

□ www.tango-bar-editions.com

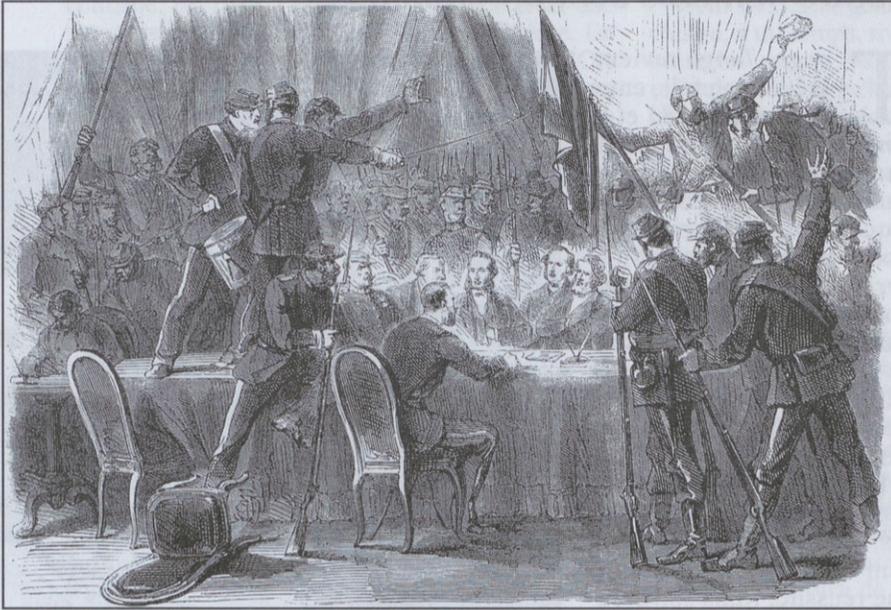
18^e

HISTOIRE

Theisz le bronzier, un héros méconnu de la Commune (3)

Dans la tourmente de la guerre et le début de la III^e République

Suite de l'histoire d'Albert Theisz, ouvrier ciseleur en bronze, qui habitait rue de Jessaint. Pionnier du syndicalisme à la fin du Second Empire, il allait être en mars 1871 un des élus de l'insurrection de la Commune.



Gravure de gauche : Une des manifestations des révolutionnaires pendant le siège de Paris ; le 31 octobre 1870, des gardes nationaux des quartiers populaires envahissent la salle du conseil à l'Hôtel de Ville où siège le gouvernement provisoire.
Gravure de droite : Pendant le siège, les gardes nationaux sur les remparts de Paris. (Gravures parues à l'époque dans *L'Illustration*.)

Albert Theisz est arrêté le 30 avril 1870 et emprisonné à Mazas. Il est accusé, avec trente-sept autres militants, de reconstitution d'une organisation "subversive" : la section française de l'Association internationale des travailleurs. Après quarante-deux jours de détention préventive, le 22 juin il comparaît avec ses compagnons devant le tribunal correctionnel.

Son ami Eugène Varlin, principal responsable de la section française de l'Internationale, n'est pas là : il ne se trouvait pas chez lui au moment où les policiers se sont présentés, et ses proches l'ont persuadé de ne pas se laisser arrêter. Il s'est provisoirement réfugié en Belgique. En son absence, Theisz est chargé par les autres inculpés de présenter la défense collective.

Il ne met pas sa langue dans sa poche : «*Tout ce qui vit de son travail, ouvriers, employés, petits industriels, petits commerçants, végète, alors que la fortune appartient aux prêteurs d'argent, aux faiseurs d'affaires, aux agioteurs. Le groupe de capitalistes qui tient la Bourse de Paris a fait, dans l'espace de huit ans, une rafle de milliards... Et vous nous parlez d'égalité entre les citoyens !*»

Sept accusés (dont Varlin, par contumace) sont condamnés à un an de prison. Pour les autres, deux à quatre mois ferme. Pour Theisz, c'est quatre mois. Ayant fait appel, ils sont remis en liberté provisoire. Ils ne seront emprisonnés à nouveau que le 25 août.

Un appel contre la guerre

Mais entre temps, le 19 juillet, Napoléon III a déclaré la guerre à la Prusse.

La guerre, les "Internationaux" ont tenté de s'y opposer. Le 12 juillet, alors que dans les casernes on sortait déjà les fusils des caisses, une quarantaine d'entre eux publient un *Appel aux travailleurs de tous pays* : «*Frères*

d'Allemagne, au nom de la paix, n'écoutez pas les voix qui cherchent à vous tromper sur le véritable esprit des Français... La guerre serait pour nous une guerre fratricide. Nos divisions ne serviraient, des deux côtés du Rhin, que le triomphe du despotisme...»

Theisz est l'un des signataires.

Pas même un bouton de guêtre

Mais leur voix est trop faible pour être entendue. Ils tentent de manifester, déploient des banderoles "Vive la paix", mais se font rosser par des groupes de va-t-en-guerre déchaînés.

Jules Vallès, le journaliste, racontera dans son roman *L'insurgé* leur désarroi le jour de la déclaration de guerre : «*Place du Palais-Bourbon, nous sommes devant le Corps législatif, tous les trois, Avrial, Theisz et moi. [Avrial, ouvrier mécanicien, habitant du 20^e, est un autre militant de l'Internationale.] Il fait soleil, de jolies femmes apparaissent en toilettes fraîches, avec des fleurs au corsage. Le ministre de la Guerre, ou quelque autre, vient d'arriver tout fringant, dans une voiture traînée par des chevaux au mors d'argent. On dirait une fête de la Haute, une cérémonie de gala... Il flotte dans l'air un parfum de veloutine et de glycine. Rien ne dénote l'émotion, ni la crainte, qui doivent mordre les cœurs quand on annonce que la patrie va tirer l'épée.*»

Le maréchal Lebeuf annonce que rien ne manque à l'armée française, «*pas même un bouton de guêtre*». La victoire est certaine, assure l'état-major.

Napoléon III fait prisonnier

Mais presque aussitôt, les défaites s'enchaînent : à Wissembourg, à Froeschwiller, à Forbach, les troupes françaises sont bousculées, décimées. Les Allemands occupent Strasbourg, Nancy.

L'armée de Bazaine est enfermée dans Metz où elle capitulera après dix semaines de siège.

Ces désastres font lever dans le pays une vague de mécontentement. Les opposants à l'Empire relèvent la tête. Le 8 août, à Marseille, plusieurs milliers de manifestants tentent, en vain, d'installer une "Commune" insurrectionnelle. Manifestations identiques le même jour à Lyon et au Creusot. Troubles aussi à Paris.

Le préfet y décrète dès le 7 août l'état de siège et lance une proclamation : «*Parisiens ! Notre armée se concentre et se prépare à un nouvel effort... S'agiter à Paris, ce serait combattre contre elle et affaiblir au moment décisif la force morale qui lui est nécessaire pour vaincre.*»

Cela n'empêche pas, le 9 août, des dizaines de milliers de manifestants, massés devant le Palais-Bourbon, de scander : «*Déchéance ! Déchéance !*» Les députés "républicains modérés", Gambetta, Jules Ferry, viennent leur parler, réussissent à les convaincre de ne pas envahir l'Assemblée. La question de l'Empire est cependant posée.

Elle va l'être d'autant plus que l'armée qui "se concentrait", comme l'annonçait le préfet, commandée par le maréchal Mac Mahon, est écrasée à Sedan et capitule le 2 septembre. Quarante mille hommes sont faits prisonniers – et parmi eux... Napoléon III lui-même !

Instructions pour une prise d'armes

Le 4 septembre 1870, à l'Hôtel de Ville de Paris qu'entoure une foule enthousiaste, les députés "républicains modérés", Jules Ferry, Jules Favre, Jules Simon (ceux qu'on appellera "les Jules"), Gambetta, et d'autres, proclament la déchéance de l'Empereur et l'instauration de la III^e République. Ils forment un gouvernement provisoire.

Une de leurs premières décisions est de libé-

4 septembre 1870 : la République est proclamée.

rer tous les prisonniers politiques, parmi lesquels Theisz et ses amis de l'Internationale.

Pendant cette période, que font les révolutionnaires et les socialistes ? Les "blanquistes" sont les plus actifs. Auguste Blanqui, le vieil insurgé de 1830, de 1839, de 1848, de 1851, qui a déjà passé plus de vingt ans en prison, développe depuis longtemps sa théorie : selon lui, la révolution ne peut être déclenchée que par une minorité résolue. Il organise des sociétés secrètes prêtes à se lancer dans des coups de force pour faire basculer le pouvoir.

En 1868, il a envoyé à ses adeptes un texte – qui sera publié après sa mort sous le titre *Instructions pour une prise d'armes* ⁽¹⁾ –, où il enseigne juste aux plus petits détails les moyens de combattre : l'énumération des armes appropriées (pour le combat de rue, pour l'intérieur des maisons, etc.), le nombre précis de pavés nécessaires à la construction de barricades en fonction de la largeur de la voie, les tâches qu'il faut confier aux femmes (notamment fabriquer des balles) et aux enfants, la place des porte-drapeaux, etc.

Le procès de Blois

Le 15 juillet 1870, quatre jours avant la déclaration de guerre à la Prusse, 52 hommes, blanquistes en majorité, ont été jugés à Blois, accusés de conspiration. Sur dénonciation d'un mouchard, la police avait opportunément découvert des caches de bombes. Parmi les inculpés, deux habitants du 18^e arrondissement qui feront par la suite parler d'eux, l'aide-comptable Théophile Ferré, 25 ans, blanquiste convaincu, et l'ouvrier cordonnier Simon Dereure, 35 ans, qui n'est pas blanquiste mais membre de l'*Internationale des travailleurs*.

Ferré ne tient pas en place. Il se dresse de son banc à tout propos, il gesticule, il hurle, le président est contraint de l'expulser. Il est cependant acquitté à la fin, faute de preuves suffisantes. Dereure, lui, écope d'un an ferme, surtout en raison de ses antécédents judiciaires : il a déjà été condamné, deux fois à des amendes pour délits de presse, une fois à quatre mois de prison pour offense à l'Empereur. Lui aussi fait appel et reste en liberté provisoire.

Théophile Ferré habitait, avant son arrestation, 41 chaussée de Clignancourt (actuellement rue de Clignancourt), presque en face du bal du Château Rouge, et Simon Dereure 24 rue Durantin. Durant leur emprisonnement en préventive et durant le procès, ils ont noué une solide amitié. C'est sans doute ce qui expliquera que plus tard, quand ils seront tous deux élus au Conseil de la Commune, Dereure se placera presque toujours au côté des blanquistes.

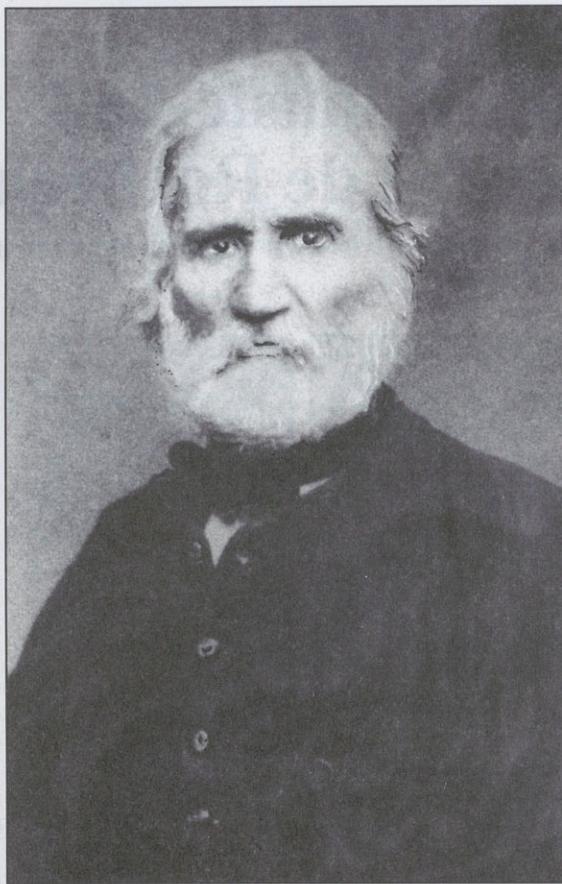
La caserne des pompiers

Le 15 août, une soixantaine d'hommes, avec Blanqui "le Vieux" en personne, se lancent à l'attaque d'une caserne de pompiers à La Villette afin de se procurer des armes. Un petit groupe du 18^e, arrivé en retard au rendez-vous (c'est Louise Michel qui nous l'apprend dans son *Histoire de la Commune*), ne peut que constater l'échec, qui a été rapide. La plupart des assaillants ont déjà pris la fuite.

Cependant deux pompiers ont été tués. Pour cela, deux des conjurés arrêtés sont condamnés à mort.

Eugène Varlin porte sur l'affaire de La Villette un jugement sévère : «*Est-il possible, écrit-il de son exil à Bruxelles, que des républicains aillent tuer aussi bêtement, aussi lâchement des pompiers, les soldats les plus pacifiques qui soient ?*»

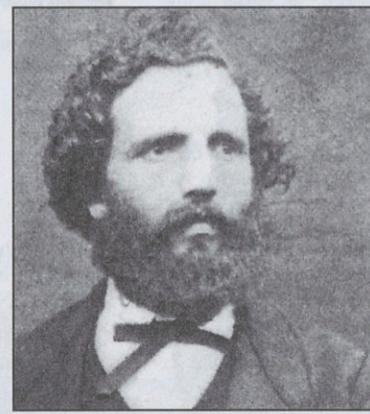
1. Réédité en 2009 par les éditions Cent pages, collection Cosaques.



Ci-contre, à gauche : le visage farouche de celui qu'on avait surnommé "le Vieux" ou "l'Enfermé", Auguste Blanqui. Il sera élu dans le 18^e pour le Conseil de la Commune, mais ne pourra pas y siéger, étant en prison à ce moment-là.



En haut à droite, Théophile Ferré, blanquiste, qui sera un des élus du 18^e au Conseil de la Commune.



En bas, le cordonnier Simon Dereure, qui sera aussi un des élus du 18^e.

Le 5 septembre, après la proclamation de la République, les condamnés du procès de Blois comme ceux de l'affaire de La Villette sont libérés, et les exilés, tel Varlin, rentrent.

Le souvenir de 1848

Et les "Internationaux" ? Quelle est leur attitude ? La guerre est là. Et leur pacifisme du début a évolué : la réconciliation entre les peuples d'Allemagne et de France, ils la jugent maintenant impossible tant que l'armée allemande occupe notre territoire. Ils ne font là que suivre l'opinion populaire majoritaire.

Karl Marx, de Londres, leur écrit : «*Toute tentative de renverser le gouvernement, dans la crise actuelle, quand l'ennemi est presque aux portes de Paris, serait une folie désespérée. Les ouvriers français doivent remplir leur devoir de citoyens...*»

Cependant, dans les milieux ouvriers, le souvenir de la révolution de 1848 n'est pas si lointain. En février 1848, ouvriers et bourgeois étaient côte à côte, unis, pour renverser le roi et instaurer la Deuxième République. Mais quatre mois plus tard, en juin, le gouvernement de cette même République avait écrasé dans le sang une révolte des ouvriers qui réclamaient «*du travail et du pain*».

Alors, dans les quartiers populaires comme le sont Montmartre, la Goutte d'Or, La Chapelle, on regarde avec méfiance le "gouvernement bourgeois" du 4 septembre 1870. On n'en attend pas grand chose de bon.

Le siège de Paris, la famine

Le 20 septembre, le siège de Paris par les troupes allemandes commence. Nous ne raconterons pas ici à nouveau (nous l'avons fait déjà dans le 18^e du mois) l'hiver terrible du siège, les combats, la famine, et en même temps les innombrables manifestations de la gauche, parfois violentes, qui ponctuent toute cette période.

Les membres de l'Internationale, tels Theisz et Varlin, font "leur devoir de citoyens", ils participent à la défense de Paris. Hostiles à un coup de force armé, ils sont cependant présents dans les manifestations, un peu en retrait tout de même : car la tâche essentielle, estiment-ils, c'est le renforcement de l'organisation populaire à la base.

Ils prennent part activement à la création dans

les quartiers de "comités de vigilance", à la formation d'un "comité central des vingt arrondissements", qui se pose déjà en contre-pouvoir face au gouvernement. Theisz y représente le 18^e – de même que Théophile Ferré.

Trente sous par jour

Début août (donc avant la proclamation de la République), le gouvernement d'alors avait décidé de reconstituer la *garde nationale*, c'est-à-dire des milices de citoyens en armes, pour aider à la défense. Les citoyens de 30 à 40 ans devaient être enrôlés dans ce corps... mais pas tous : seulement ceux qui avaient assez d'argent pour payer leur équipement, c'est-à-dire les riches.

Mais la gauche, dès le début, réclamait l'élargissement de la garde nationale à tous les citoyens en âge de servir, la fourniture d'armes à tous, dans tous les quartiers, y compris les quartiers ouvriers. C'était sans doute utile pour avoir des effectifs suffisants contre les Allemands. C'était aussi une façon d'instaurer un équilibre des forces entre les classes sociales de la capitale.

Le général Trochu, gouverneur militaire de Paris, a accepté le 18 août. En quelques semaines on passe de 60 bataillons de gardes nationaux à 245. Les ouvriers participent nombreux à la souscription pour payer la fabrication des canons de la garde.

Albert Theisz s'enrôle dans le 152^e bataillon de la garde nationale, un des vingt-deux du 18^e. Il y retrouve, entre autres, Théophile Ferré. Le journaliste et chansonnier Jean-Baptiste Clément fait partie du 129^e, Simon Dereure et Jules Joffrin du 61^e.

Quand, après son tour de veille sur les fortifications, ou encore à l'ancien bal du Château-Rouge où est désormais installé le siège central de la garde nationale pour le 18^e, Albert Theisz rentre le soir chez lui rue de Jessaint, trouve-t-il encore le temps d'exercer son métier, d'effectuer, par ci par là, quelques travaux de bronzier ? C'est peu probable, vu l'intensité de son action militante. Pour vivre et faire vivre sa femme, il n'a plus que sa solde de garde national : 30 sous par jour. C'est très peu. Mais beaucoup d'hommes doivent s'en contenter : le chômage est arrivé dans le cortège de la guerre.

Noël Monier

(Suite et fin dans le prochain numéro)

18^e

CULTURE

La Cigale, le music-hall du boulevard de Rochechouart

Créée en 1887, ayant connu nombre de péripéties, la Cigale est redevenue une des principales scènes musicales à Paris.



Le bâtiment, classé monument historique, et (ci-dessus) Corinne Mimram, directrice de l'établissement.

Thierry Nectoux (www.chambre-noire.com)

Celle de La Fontaine ne chantait que l'été, mais la Cigale du boulevard de Rochechouart chante en toutes saisons, pour le bonheur de générations de spectateurs qui apprécient une programmation de qualité aussi diverse que variée. Du coup, elle n'a jamais été dépourvue.

Au 120 boulevard de Rochechouart, le music-hall *La Cigale* est né en 1887. C'est un siècle plus tard, en 1987, que la direction artistique et commerciale en a été confiée à Corinne Mimram qui dirige encore aujourd'hui l'établissement. Corinne, ancienne directrice de production de cinéma, la quarantaine passée (mais ça ne se remarque pas), autodidacte et fière de l'être, femme de terrain et fière de l'être, accueillante et chaleureuse, explique avec sa gouaille montmartroise ce qu'est son travail.

Elle est responsable des choix artistiques, de la programmation et du développement de la marque *La Cigale*. Par voie de conséquence, lui échoient les domaines commerciaux, relations publiques, négociations des contrats, et la gestion de l'établissement, en particulier la coordination avec les administrations publiques (police, mairie, voirie).

Par ailleurs, elle doit choisir ses sous-traitants techniques, car rien n'appartient à La Cigale, lumières,

sons, décors sont sous-traités en fonction des demandes des artistes à partir des contrats : vastes chantiers qui évoluent presque tous les jours.

Le plus compliqué est d'équilibrer la programmation, de David Bowie à Olivia Ruiz, en passant par Djamel Debbouze, Guy Bedos, le rock évidemment, la musique techno, le slam, le tango, le flamenco, le fado, Hugues Aufray et la petite Gainsbourg (Charlotte), avec une bonne place pour le jazz, voire de temps en temps les musiques traditionnelles (groupes corses, basques...). Bref, il en faut pour tout le monde.

Pas de disette pour La Cigale

Conséquence : contrairement aux autres salles de spectacles ou théâtres parisiens, pour l'instant, La Cigale n'a pas connu encore la crise. "Complet" est affiché régulièrement à l'entrée, et indiqué sur le site des semaines avant la date des spectacles concernés. Le prix des places varie généralement entre 20 et 30 euros selon la programmation.

La diversité est une caractéristique majeure des lieux. Dans une «harmonie dissonante», y sont accueillies toutes sortes de musiques et de danses, des artistes confirmés ou de nouveaux talents. «Je

celles et ceux qui brillèrent à la Cigale.

Après 1927 et pendant soixante ans, la Cigale est devenue un cinéma, spécialisé à la fin des années 50 dans les programmes de kung fu et les films érotiques. Cependant le bâtiment avait été classé "monument historique" en 1981.

En 1987, la Cigale reprenait son vol, redevenait music-hall grâce à deux anciens brocanteurs, Jacques Renault et Fabrice Coat, cofondateurs de la boîte de nuit *Les Bains douches*. Elle était redécouverte par Philippe Starck sous la forme d'une salle de spectacles polyvalente.

De type théâtre à l'italienne, la salle offre de multiples possibilités d'accueil du public grâce, entre autres, à un système inédit de plateforme d'orchestre amovible qui permet ainsi tout type de manifestations : théâtre, concerts, projections, tournages, dîners, défilés, conférences, séminaires, expositions, soirées privées.

Cet espace peut recevoir 1 400 spectateurs avec 900 places assises. ■

suis seule, explique-t-elle, à assumer toutes ces tâches diverses, valorisantes, dans un univers qui ne cesse de bouger. C'est ce qui me captive. Pour ce microcosme qu'est le monde du spectacle, du show biz, un monde à part, aussi dur soit-il, très tourné sur lui-même, très exigeant, il faut savoir sans cesse mettre en lumière l'universalité des solutions, tout autant que leur simplicité, sinon...»

Rester un excellent artisan est une des conditions de la réussite dans ce métier. «Il faut savoir, dit Corinne, se jeter sans bouée de sauvetage. Ma chance est d'avoir épousé ce métier sans me fonder dans ses us et coutumes, cocktails, soirées parisiennes..., tout en me créant un réseau de relations assez enviable...»

Michel Cyprien

□ 120 boulevard de Rochechouart.
01 49 25 81 75. www.lacigale.fr

Collectif des arts des boulevards de Clichy et de Rochechouart, le cru 2010.

Le lycée Jacques-Decour accueillait l'an dernier, les 5, 6 et 7 juin 2009, pour la première fois, une exposition d'art des artistes de nos quartiers. L'originalité du lieu, le cadre prestigieux des parloirs et de la galerie, et bien sûr la qualité des œuvres des 37 artistes sélectionnés, ont participé à la réussite de cette manifestation. 1 700 personnes ont visité cette exposition au cours des trois jours, assurant un succès à ce premier événement.

Cet élan était synonyme d'encouragement et c'est donc les 7, 8, 9 mai 2010 qu'aura lieu la deuxième édition de l'exposition. Cette année une surface supplémentaire permettra à 45 artistes d'exposer leurs œuvres dans des disciplines artistiques variées : peintures, photos, compositions graphiques, décors sur porcelaine... un panel assez vaste, en présence des artistes qui ont plaisir à rencontrer le visiteur et à expliquer leurs parcours, leurs recherches, leurs démarches. Dans cette persévérance à promouvoir la renommée des boulevards de Clichy et de Rochechouart, le Collectif des arts mérite que cette exposition connaisse autant de succès que la première édition de l'an dernier.

□ 7, 8, 9 mai au lycée Jacques-Decour, 12 avenue Trudaine. Vernissage le 7 mai à partir de 18 h. Exposition ouverte samedi 8 de 10 à 20 h, et le dimanche de 10 à 19 h.

Ateliers artistiques pour enfants square Léon et square des Amiraux

L'association *Art Exprim* a repris ses ateliers artistiques en plein air (peinture, sculpture, musique) pour les jeunes de 8 à 16 ans. Ils ont lieu square Léon et square des Amiraux.

Ce mois-ci, ils se déroulent square Léon dimanche 9 et samedi 22 mai. Square des Amiraux, c'est samedi 29 mai. Six autres ateliers sont prévus square Léon de juin à novembre et cinq au square des Amiraux. Ils ont lieu de 15 à 18 h.

□ Art Exprim : 89 rue Marcadet.
Tél : 01 42 62 18 08.

Une salle historique

Au cours de son histoire, l'architecture du bâtiment a changé plusieurs fois (voir *Le 18e du mois* de juillet 2007). En 1887, la Cigale succède au *Bal de la Boule noire*. C'est Jean Forest, ex-limonadier reconverti, nouveau propriétaire, qui lui donne ce nom, fort bien venu pour un temple de la chanson. En 1892, Forest vend la Cigale à Nunès. Celui-ci décide de la reconstruire, l'architecte Grandpierre réalise un vrai théâtre de 1 200 places avec une façade de style faux Louis XV et un plafond mobile peint par Willette qui existe encore. Nouvelle façade en 1905 avec le nouveau propriétaire, Flateau.

Sur cette scène défilèrent nombre de grandes vedettes, depuis Eugénie Buffet, l'inventeuse de la "chanson réaliste", le fantaisiste Eugène Gabin, père de Jean, la toute jeune Mistinguett, les comiques Ouvrard et Milton, Maurice Chevalier à ses débuts, Arletty... Impossible de citer toutes

À l'Atelier d'art Lepic Face à face, les autoportraits d'Henri Landier

• 1 rue Tourlaque. Du 13 mai au 13 juin. 01 46 06 90 74.
www.artlepic.com

Henri Landier s'expose, *Face à face*. Il expose une trentaine d'autoportraits, réalisés en 2009, dans l'espace de deux mois et demi seulement.

Ces peintures, très colorées, avec des rouges, des oranges, des bleus, des verts, des jaunes découpant les méplats de son visage, se répondent, amorcent un dialogue intérieur et rappellent toutes les facettes de la vie ou de la personnalité de l'auteur. Mêmes formats, mêmes cadrages (visage et buste) mais ambiances différentes montrant un Landier triste, désespéré, apaisé, souriant, décidé... en casquette de marin, en chapeau provençal... les pinceaux à la main ou même entre les dents ; une synthèse de plus de cinquante ans de création, une touche malicieuse en plus.

Depuis ses débuts de peintre, en 1953, Landier n'a cessé de réaliser des autoportraits mais c'est la première fois que cet artiste, qui privilégie le travail par séries



Avec les autoportraits, il y a des portraits d'amis, telle cette femme au chat.

(Montmartre, la Toscane, Prague, Venise, la montagne Sainte-Victoire...), a ainsi multiplié ces

face à face avec lui-même.

Le peintre présente également quelques portraits d'enfants, des visages de clowns ou d'inconnues croquées sur le vif et des natures mortes, soit cinquante cinq toiles au total, toutes récentes.

La préface du catalogue de l'exposition est signée par Guy Vignot, peintre lui-même, et ami de longue date de Landier. «C'est son jardin intérieur, son empire intérieur dont il ne vous parlera pas, dit-il. Peindre son visage pétri de couleur ne signifie pas forcément ressembler. Voici une endurance devant le miroir. Avant, le miroir froid était vide. Il a tiré du miroir sa lumière intérieure, une sorte de prière de la solitude lorsque l'homme devient autre par la métamorphose de la peinture.»

M.P. L.

□ Ouvert du mardi au dimanche, de 14 h à 20 h.

Les bannières, et Bruno Le Sourd

• Du 6 mai au 31 août. Librement ouvert aux visiteurs. 23 rue Joseph de Maistre.



La bannière gagnante du concours, photographiée dans une rue de Prayssac-sur-Lot.

Chaque année, dans les rues du village de Prayssac-sur-Lot, se déroule un concours de bannières réalisées par des peintres. Et chaque année, quelques mois plus tard, l'hôpital Bretonneau accueille dans ses couloirs et ses jardins les bannières de Prayssac. C'est une tradition. Cette année, les bannières illustrent le thème imposé "Vu de la fenêtre".

Bretonneau accueille en outre un ensemble d'œuvres du gagnant du concours : Bruno Le Sourd.

Bruno Le Sourd, qui habite à Cachan, en banlieue sud de Paris, a travaillé assez longtemps comme illustrateur, principalement pour les enfants. Il a collaboré notamment aux éditions Fleurus et aux "albums du Père Castor". Il a aussi, mais plus occasionnellement, réalisé des bandes dessinées.

Et puis, il y a quelques années, il a décidé de se consacrer à la peinture. Il donne des cours d'utilisation de l'acrylique, et il peint. «Mes tableaux sont, nous dit-il,



Pierres ensoleillées, tableau de Bruno Le Sourd.

des "paysages abstraits" inspirés par des émotions, par des musiques ou par des lectures...»

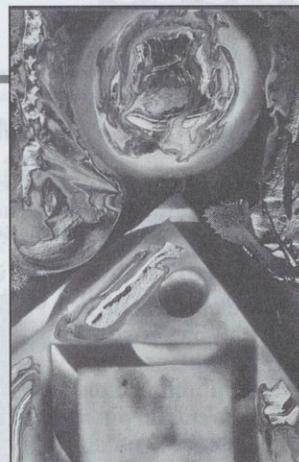
N. M.

■ **À l'Échomusée : Quand l'Afrique s'éveillera.** Dans le cadre du festival *L'Afrique à Barbès* (voir page 12), l'Échomusée de la Goutte d'Or présente une exposition réalisée par la Cité des sciences et de l'industrie de la Porte de la Villette. Une série de panneaux didactiques présentant «une analyse factuelle des réalités en matière de développement ainsi qu'une vision prospective, non dénuée d'espoirs, de l'Afrique subsaharienne».

Thèmes principaux : le défi alimentaire, le droit à la santé, un continent potentiellement riche, la contribution des sciences et des technologies au

développement durable. (Du 3 au 23 mai. 21 rue Cavé. 01 42 23 56 56. Lundi à sam. de 14 h à 19 h.)

■ **Au Lavoir moderne parisien : Cœur de talents.** Du 29 mai au 6 juin, de 14 à 18 h, les praticiens et bénévoles de l'association *Accueil Goutte d'Or* exposent ensemble leurs savoir-faire et vous proposent de découvrir leurs œuvres et créations : peintures, sculptures, photos, objets de déco, confiseries et autres surprises... Vernissage samedi 29 mai à partir de 16 h. Animations (massage, maquillage, chant, musique...) et échanges autour d'un verre de gingembre ou un thé vert. (35 rue Léon.)



Galerie La Rotonde

Philippe Guénin

Du 5 au 27 mai

Dans les œuvres récentes de Philippe Guénin, des formes fluides, évoquant souvent le feu, coexistent avec des formes plus stables ou régulières, cube, pyramide, sphère... Contraste entre un chaos où jaillissent des forces destructrices, et des structures porteuses de sens des civilisations.

Vernissage le 5 mai de 17 h 30 à 20 h 30 avec une performance sonore et visuelle.

□ 28 rue Eugène-Carrière. 01 42 23 83 10.
Lundi à sam. 15 h à 19 h 30.

Galerie 3F

Bernard Lacy

Du 10 au 16 mai

Comédien de métier pendant trente ans, Bernard Lacy se consacre entièrement à sa passion, la peinture, depuis dix ans. Personnages, situations, créatures... tout est sombre chez lui, presque un noir intérieur intense. Les formes sont agréables et ne choquent en rien l'œil. «C'est une balade sur ma planète peuplée de drôles de créatures, sans carapaces, mises à nu, quelque peu écorchées mais déambulant avec une certaine bonne humeur dans leur nuit de tous les jours», dit-il. Vernissage mardi 11 mai.

A publié en mars 2009 *Brouillon de lune* aux éditions Altamira.

Également à 3F : Anne-Frédérique Fer, photographe, du 24 au 30 mai.

□ 58 rue des Trois-Frères. Mardi à sam. 15 à 19 h.

À la galerie La Hune-Brenner :

Kameyama, collages, "Sur le départ", du 5 au 22 mai. Et samedi 29 mai, Olivier Aulry et Eizo Sakata dédicacent leur livre *Un reposoir à la caresse des ombres* (textes et gravures). (3 rue Ravignan. 01 43 25 54 06.)

Au Terrass Hôtel, la République de Montmartre

présente la quatrième édition de sa *Biennale de la palette, de l'objectif et du burin*.

Peintures, sculptures et photographies dans les salons de l'hôtel, du vendredi 28 au dimanche 30 mai. (12 rue Joseph-de-Maistre.)

Galerie Amtarès : Evelyne Weisang.

«Le visage, les mains, les pieds, si je m'écoutais je ne ferais que cela (et d'ailleurs, je ne fais pratiquement que cela); je traque les mimiques, les travers, les tics qui nous dévoilent...»

Vernissage le 6 mai.
(29 rue Lamarck. 01 44 92 47 07.)

Galerie L'Art de rien : Bom.K, Blo, Kan et Sowat

exposent sous le titre *Dans mes veines*. Dans leurs veines, de l'encre, des vapeurs de bombes de peinture pour graffiti, etc. (48 rue d'Orsel.)

Kameyama : *Forme*.



A la Manufacture des Abbesses Puissants et miséreux

● Pièce écrite et mise en scène par Yann Reuzeau. 7 rue Véron. 01 42 33 42 03. Jusqu'au 13 juin, vend. et sam. à 21 h, dim. à 19 h.

Après la foi et la sexualité dans *la Secte*, la prostitution banalisée dans *les Débutantes* et le pouvoir dans *Monsieur le Président*, la puissance (et l'impuissance) de l'argent sont au cœur de la nouvelle pièce de Yann Reuzeau.

Il explique ainsi son projet : « Cette pièce explore les excès, les extrêmes de l'inégalité, cet aspect incontournable de notre vie et de notre société. Il s'agit de tenter de comprendre le monde dans lequel nous vivons sans pour autant opposer les pauvres victimes aux riches bourreaux. »

Le sujet n'était pas sans risques. Mais Yann Reuzeau a su éviter dans l'écriture les pièges qui le guettaient : clichés, complaisance, misérabilisme. Il a choisi le parti du réalisme sans verser dans le naturalisme. Le spectacle est composé en diptyque. Deux histoires indépendantes qui ne se croisent jamais. Tout juste, dans chacun des tableaux, une référence à la vie des "autres" à travers un article de presse.

La première partie réunit quatre paumés que la société a



exclus – ou/et qui s'en sont exclus – qui vivent sous un pont dans des brumes alcoolisées. On s'y abrite, et on s'y affronte durement. La seconde a pour décor le bureau froid du PDG d'un grand groupe industriel. Une famille s'y déchire pour le pouvoir et règle des comptes pas toujours très catholiques...

Les personnages sont étonnants de vérité et d'humanité. La mise en scène donne à voir sans parti pris. Du coup, la succession

linéaire de deux pièces, qui aurait pu apparaître comme un exercice de style, prend une force inattendue. Peut être, et ce sera notre seule réserve, le jeu des comédiens, par ailleurs excellents, gagnerait-il à être moins appuyé, plus froid comme le froid de ces abris de fortune ou de ces bureaux déshumanisés.

Dominique Delpirou

■ **Également à la Manufacture : Dieu**, de Woody Allen, jusqu'au 29 mai.

À l'Alambic-comédie

La cantatrice chauve, de Ionesco

● Mise en scène Paul Clément. 12 rue Neuve-de-la-Chardonnière (métro Simplon). Rés. 06 32 75 59 36. Jusqu'au 19 juin, vendredi et samedi 19 h.

La *Cantatrice chauve* est bien une pièce comique, mais d'un comique de l'absurde qui pourrait déconcerter des spectateurs habitués au comique de boulevard. Apparemment la pièce trouve ici son public, puisqu'elle est prolongée jusqu'au 19 juin, et il est possible qu'elle reprenne après les vacances.

«Tiens, il est neuf heures. Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. Nous avons bien mangé ce soir. C'est parce que nous habitons les environs de Londres et que notre nom est Smith.» Ainsi commence cette première pièce d'Ionesco.

C'est en lisant la méthode Assimil pour l'apprentissage de l'anglais que Ionesco a découvert la pauvreté et l'absurdité des dialogues que les gens ordinaires échangent dans la vie ordinaire, raconte-t-il. Dans la pièce, le couple

Smith reçoit des amis, le couple Martin, et cela donne une suite de phrases où se mêlent le banal, le contradictoire, le non-sens.

Il y a aussi leur bonne, qui récite des poèmes idiots. On sonne à la porte, personne, on sonne à nouveau, personne, finalement il y a quelqu'un, un capitaine de pompiers qui se plaint de manquer

d'incendies, est-ce lui qui a sonné ? non, ce n'est pas lui, oui, c'est lui, on ne sait plus où on en est.

Ionesco porte sur la société, et sur la façon dont elle transforme les gens en moulins à paroles mécaniques, un regard d'une ironie féroce. La pièce a été jouée sans interruption au théâtre de la Huchette depuis 1957 jusqu'à

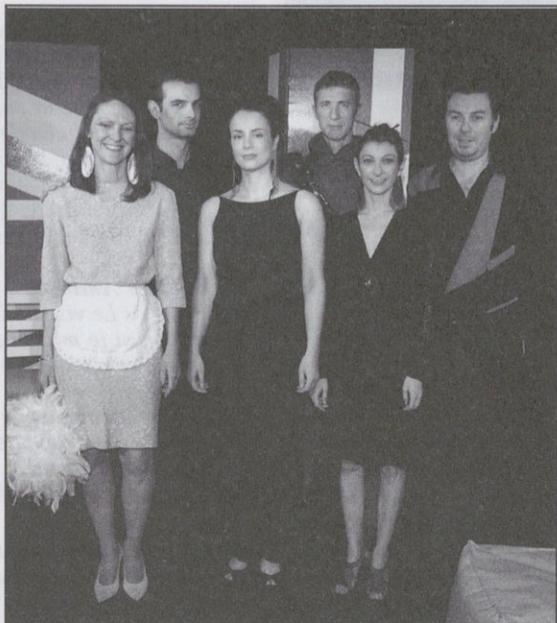
aujourd'hui : un record !

Ici, à l'Alambic, les comédiens sont exemplaires, suivant sans dévier la mécanique déli-rante de la pièce. Le capitaine des pompiers toutefois joue sur un ton moins lisse que les deux couples. C'est lui qui, dans une réplique, demande des nouvelles de "la Cantatrice chauve" – dont on n'avait pas entendu parler jusque là et dont on n'entendra plus parler.

N. M.

■ **Également à l'Alambic-comédie :**

• **Qui aime bien trahit bien**, jusqu'au 28 août.
• **Coloc à taire**, jusqu'au 26 juin. • **Maintenant ou jamais**, improvisation, le lundi 20 h 30.



Au Ciné 13 Théâtre

Famille(s) Triptyque

de Philippe Minyana, Carole Fréchette, Noëlle Renaude
Jusqu'au 15 mai

Famille, je vous hais(me). C'est le thème des trois pièces courtes que Crystal Shepherd-Cross a réunies pour en faire un spectacle étonnant de vitalité, de rythme et d'intelligence. Trois petites formes, trois auteurs d'aujourd'hui réputés, trois univers différents mais familiaux.

Madame If reçoit, de Philippe Minyana : une mère reçoit ses enfants à déjeuner. En attendant le père qui ne vient pas. Quoi de plus simple ? Pourtant tout est terriblement compliqué. Sur quelle chaise s'asseoir ? À côté de qui ? Que penser de la nouvelle banquette en skaï ? Silences. Défoulements. On n'a pas grand-chose à se dire mais on se retrouvera dimanche prochain.

Dans *La Pose* de Carole Fréchette, la fille revient d'un long voyage en Mongolie. Il faut immortaliser ce moment par une photo. Mais rien ne fonctionne, l'appareil s'enraye, et remonte au grand jour les conflits et rancœurs enfouis.

Enfin, Noëlle Renaude avec *Bon, Saint-Cloud* dessine en un mouvement perpétuel de vingt-cinq minutes deux générations et quarante ans de vie. Tous se ressemblent, du moins en apparence. Ça vous dit, Saint-Cloud ?

Les cinq acteurs qui traversent ces trois écritures sont irréprochables et l'on sort pleinement réjoui de ce voyage "entre terreur et farce" dans des familles d'aujourd'hui.

D. D.

□ 1 avenue Junot. 01 42 54 15 12.
Merc. à sam. à 21 h 30, dim. à 17 h 30.

■ **Également au Ciné-13 :** • **Masques et nez**, improvisation, jusqu'au 15 mai. • **Maud Le Guénégal**, jusqu'au 9 mai.

Théâtre Montmartre Galabru

17 fois Maximilien

de Richard Charvest
Jusqu'au 29 juin



En une heure et dix minutes, le spectateur a rendez-vous dix-sept fois avec Maximilien. Ces rendez-vous sont autant de séances "fauteuil". Car le fauteuil remplace le divan chez Charvest. L'acteur (Nikola Parienty) est à la fois thérapeute et patient, ce qui ne facilite en rien le suivi délicat des dix-sept tableaux, se succédant au son d'une pendule qui siffle chaque fin de séance.

Maximilien, c'est un fait, se pose des questions, celles de tout un chacun au "Bar du Commerce". Peu importe, ça l'angoisse, ça l'émeut, ça le perturbe, ça le fragilise, même s'il essaie de se raser en se remémorant son éducation, en faisant appel à sa maman, en doutant de ses certitudes. À la fin des fins, Maximilien avoue, et c'est vrai qu'il est alors plus cool, souriant, on devine qu'il voudrait bien redémarrer une seconde vie. Le décor est aussi rigide que le thérapeute, l'acteur est aussi crispé que le patient.

Michel Cyprien

□ 4 rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85.
Les mardis à 20 h.

■ **Également au Montmartre-Galabru :**

• **Constance** dans *Je suis une princesse, bordel !*
• **Caroline Loeb** dans *Mistinguett, Madona et moi*.

Au Grand Parquet Un certain songe, une nuit d'été

Jusqu'au 23 mai

Richard Demarcy et sa troupe multiculturelle du *Naïf théâtre* s'attaquent, après Jarry et Lewis Carroll, à la montagne shakespeareienne par son versant le moins escarpé, mais le plus poétique, en réécrivant le *Songe d'une nuit d'été*.

On connaît l'histoire des jeunes amants Hermia et Lysandre qui s'enfuient d'une improbable Athènes pour vivre librement leur amour au fond des bois, et celle d'Hélène, amoureuse acharnée d'un Démétrius qui s'obstine à aimer Hermia qui le fuit. On se souvient des amours chaotiques de la reine de fées Titania et d'Obéron. Sur leur chemin ils croisent cinq pauvres bougres d'artisans qui tentent de répéter la pièce qu'ils présenteront pour le mariage de leur prince.

La malice de Puck organisera ce beau désordre de l'amour, une nuit de la Saint-Jean. Titania se passionnera pour le cordonnier Bottom transformé en âne, Lysandre n'aimera plus Hermia mais Hélène, Démétrius reviendra sur ses premières amours...

Shakespeare a bâti là l'une des plus incroyables et délicieuses fables sur l'inconscient humain, le désir, la chimère, en un mot, sur le théâtre. Il offre au comédien l'occasion de tester son don pour l'improvisation et la fantaisie. C'est ce dont ne se privent pas les acteurs du Naïf théâtre. En mêlant les musiques et les langues du monde (wolof, mandarin, lingala...), dans un décor de récup éclatant de couleurs, Demarcy nous offre un beau moment de théâtre.

D. D.

□ 20 bis rue du Département. 01 40 05 01 50.

Au LMP Barbès l'Africaine

Le *Lavoir moderne parisien* participe au festival *Barbès l'Africaine* (voir page 12).

■ **Lundi 17 mai** à 19 h, **Fihavana, chantier de création**. «*Fihavana est un terme malgache intraduisible en français, mais dont le sens évoquerait, pour tout être humain, l'impérieuse obligation morale de considérer son voisin, de quelque origine qu'il soit, comme son parent, son frère*», expliquait Jacques Rabemananjara, grand poète et militant de premier plan dans la lutte pour l'indépendance. Des artistes africains de diverses origines présenteront leurs créations en cours. Entrée libre sur réservation.

■ **Le 18 mai**, après la présentation du festival "Nous sommes tous des Africains" qui se déroulera cet été (17 h 30), on pourra assister (20 h 30) à **Anoumayé**, contes et musiques du Burkina

Faso. Ludovic Souliman, Halima Hamdane et Henri Gougoud rendent ainsi hommage à Sotigui Kouyaté, qui «*a quitté la scène*» le 17 avril.

■ **Le 19 mai : Le fantôme du quai d'en face**. Le Congolais Guy Alexandre Sounda., auteur et comédien, lira sa dernière pièce, engagée et caustique. «*Un préau sans nom, des ombres qui défilent... Un personnage qui navigue entre l'imaginaire et le réel, Jonazs, ex-légionnaire, fantôme des temps modernes, dont les mots braquent nos maux... Et une valise, vrai bazar de babioles collectées au cours de ses errances, dont le contenu nous renvoie à nos puérités refoulées...*»

□ 35 rue Léon. 01 42 52 09 14. www.rueleon.net

Également au LMP :

• **Mamane malmène les mots**, lundis 3, 10, 17 mai. • **Rêves d'elles**, par Michelle Renaud et ses comédiennes, du 4 au 10 mai. • 12 mai, le **Ballroom Pouchd**.

À la Halle Saint-Pierre Fantômes

par le Petit Théâtre des Pendus

Le jeudi 6 mai à 19 h 30

Ce spectacle est présenté dans le cadre de l'exposition de *l'art brut japonais*. La poète Tristan Félix (par ailleurs prof au



collège Clemenceau) anime les marionnettes, conçues avec les matériaux les plus divers, qui jouent ce conte onirique et fantastique en langues imaginaires et en français poétique.

■ Le (la) clown **Gove de Crustace**, clone de Tristan Félix, présente son spectacle le **dimanche 9 mai** à 15 h. «*Pas de cavalier pour valser? Alors un sac à patates, un spectre ou un spectateur, c'est pareil. Elle sait aussi guincher et allumer mais attention, Gove n'est pas une allumeuse mais une allumette : son nez est une boule de soufre qui s'enflamme à tout ce qui bouge. Gaffe au brasier !*»

Ces deux spectacles sont pour tous publics.

□ 2 rue Ronsard. 01 42 58 72 89.

Et aussi

■ **Dans une rue de la Goutte d'Or** : Dans la solitude des champs de coton, de Koltès, jeudi 20 mai. Rendez-vous à 20 h 45 devant l'église St-Bernard.

■ **Crypte du Martyrium** : Lettres à un jeune poète, de Rainer Maria Rilke, vendredi et samedi 20 h 30, dimanche 16 h30. (9 rue Yvonne-Le-Tac.)

■ **Théâtre des Abbesses** : • **L'Inde aux Abbesses**. Du 3 au 5, Padmini Chettur, danse. Les 6, 7, 8, Shantala Shivakingappa, danse. Du 11 au 15, Akram Khan et ses cinq musiciens. • Du 18 au 22, le chorégraphe sud-africain **Gregory Maqoma**. • Du 26 mai au 5 juin, **Sous les visages**, pièce de Julie Bérés. (01 42 74 22 77.)

■ **L'Atalante** : Du 21 mai au 21 juin, soirées Tchekhov. (10 place Charles-Dullin. 01 46 06 11 90.)

■ **L'Atelier** : Je l'aimais, d'après Anne Gavalda.

■ **Atelier-théâtre de Montmartre** : **Kamel Zouaoui**. (7 rue Coustou. 01 46 06 53 20.)

■ **Théâtre de Dix Heures** : • **Anne Bernex**, mardi et mercredi à 19 h. • **Hélène Serres**, jeudi vendredi samedi à 19 h. • **Cédric Chapuis**, jusqu'au 26 juin, du mardi au samedi à 20 h 30. (01 46 06 10 17.)

■ **L'Étoile du nord** : **Tango !**, danse, du 20 au 23 mai. (16 rue Georgette-Agutte. 01 42 26 47 47.)

■ **Funambule de Montmartre** : • **Les preuves d'amour**. • **Le script**, spectacle de magie. • **Rafaële Arditi**, *Sarkophonie*. • **Frédéric Sigrist**. • **Manuel Pratt**. • **Garnier et Sentou**. (53 rue des Saules. 01 42 23 88 83.)

■ **Pixel Théâtre** : • **Les méfaits du tabac**, d'après Tchekhov, du 9 mai au 20 juin. • **V.O.S., version originale sous-titrée**, jusqu'au 6 juin. • **Tu m'aimes comment ?**, jusqu'au 25 juin. • **Le nid du rossignol**, jusqu'au 20 juin. (18 rue Championnet. 01 42 54 00 92.)

■ **Théâtre Ouvert** : Le 4 mai, **Le sexe des mots**, de Rezvani., entrée libre sur réservation. (01 42 55 55 50.)

Pour les enfants

Au Funambule de Montmartre Néa et les graines de printemps

Jusqu'au 13 juin

Néa vit dans un monde où règne un interminable hiver. La petite fille est choisie pour être envoyée dans un autre univers à la recherche des graines de printemps, indispensables pour rétablir l'harmonie et faire refluer les saisons.

Cette pièce, qui a été présentée lors du Festival d'Avignon off l'été dernier, allie théâtre vivant et cinéma d'animation. Cette aventure écologique, pour les enfants dès 5 ans, leur permet d'appréhender la réalité du climat à travers un conte dans l'air du temps.

□ 53 rue des Saules. 01 42 23 88 83. Le samedi à 16 h et le dimanche à 14 h.

■ **Également au Funambule** : **Ah, si j'étais magicien !**, dès 4 ans.

■ **Atelier-théâtre de Montmartre** : **Cholito au pays des Incas**. (01 46 06 53 20.)

■ **Manufacture** : • **Des z'arbres et des z'ombres**, pour 1 à 5 ans. • **La Baba Yaga**, dès 5 ans.

■ **Pixel** : **Jojo et Lulu**, dès 4 ans.

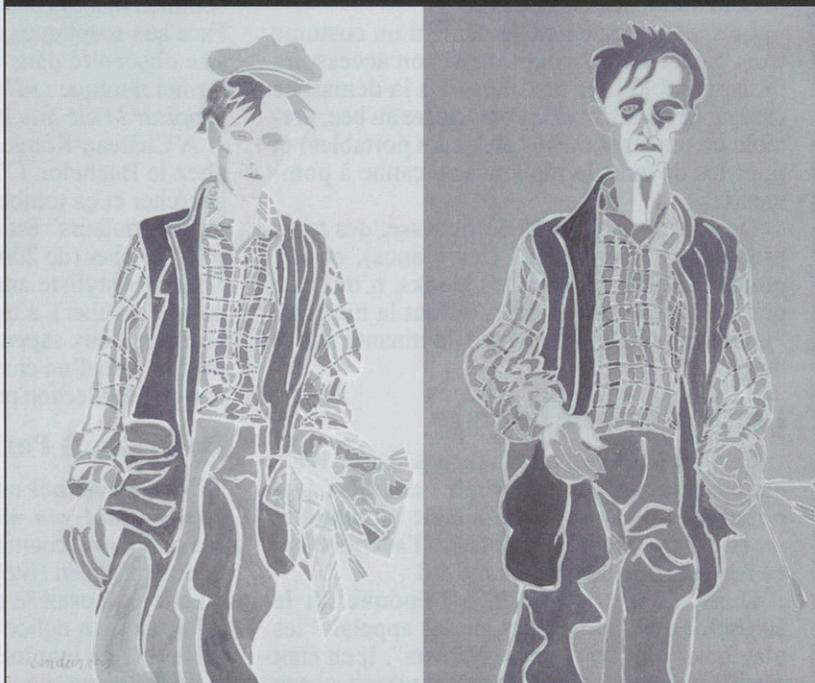
■ **Sudden** : **Till l'espiègle**, dès 6 ans. (14 bis rue Sainte-Isaure. 01 42 62 35 00.)

Musique

■ **À la Maison verte** (127 rue Marcadet), dimanche 16 mai, 16 h 30, le **duo Sforzando** (Julie Fortier-Sturzenegger, piano, Christophe Sturzenegger, cor et piano) joue Bizet, Brahms, Debussy, Mozart et Sturzenegger.

Henri LANDIER

Face à face
du 13 mai au 13 juin
du mardi au dimanche
de 14h à 20h



Galerie d'art Lepic, 1 rue Tourlaque, 75018 Paris. 01 46 06 90 74
www.artlepic.org

Jocelyn Armel "le Bachelor", enfant de Brazzaville, a pignon sur rue à Château-Rouge. Sa marque de vêtements, *Connivences*, fait un tabac chez les adeptes de "la sape".

Le gentleman de Château-Rouge

Christian Adnin

Jocelyn Armel aime les belles fringues, les costards trois pièces, les chaussures de prix. Il n'est pas très grand mais porte beau sa petite cinquantaine. C'est un tchatteur, amoureux des mots et des phrases qu'il ponctue volontiers de «*Dieu merci !*» ou de : «*Vous comprenez ?*», sa façon à lui de vous introduire dans le monde de sa mode.

Jocelyn Armel, on l'appelle à Château-Rouge "le Bachelor" (célibataire, en anglais). Il y a ouvert, en 2005, rue de Panama, une boutique *Connivences*, du nom de la marque de vêtements qu'il a créée. Une boutique-couloir où s'alignent des costumes aux couleurs pétantes : rouge, orange, rose, violet, vert pistache. Des chemises à manches simples ou mousquetaires, dans les mêmes tons. Et des kyrielles de cravates multicolores et de chaussures chics, tout cuir et toutes pointues.

Ne cherchez plus, vous êtes entrés dans le royaume d'un *sapeur*.

"La société des ambianceurs"

Un sapeur, c'est un adepte de la *sape*, référence à l'expression "bien sapé". Et aussi à S.A.P.E., acronyme pour "société des ambianceurs et des personnes élégantes". La SAPE ? Une manière de confrérie née dans le quartier de Baongo à Brazzaville, la ville natale du "Bachelor". Pas vraiment des adeptes du "no logo". Plutôt des fans de Versace, Dolce & Gabbana, Dior, qui se chaussent en Weston et portent le Stetson sinon rien.

De quoi certes se mettre sur la paille dans un pays pauvre comme Job, mais qu'importe, l'important c'est l'ivresse du paraître, se pavaner dans Poto Poto, à Moundali ou à la *Main bleue*, la boîte branchée de Baongo.

Le *sapeur* porte non seulement un costume trois pièces de prix mais aussi son accessoire indispensable : les bretelles. Il a la démarche chaloupée de ceux qui en ont, cigare au bec, portable en main (et même plusieurs portables) et pour les doyens, la pipe ou une canne à pommeau.

Des signes extérieurs de richesse, des trucs piqués aux "moundélé" (les blancs), et aux moundélé friqués. Eux, les blacks, n'ont rien de cette panoplie de prix, et font la nique au "grands messieurs", la classe dominante native du pays.

Les play-boys de Baongo

Le mouvement est né à la fin des années 1960, quand, pour les jeunes urbains des quartiers populaires de Brazza, Paris était le centre du monde. On y allait pour réussir "l'aventure" et en revenir sapé comme un milord.

Dans les années 1970, à l'époque où le Bachelor était adolescent, on les appelait "les play boys" ou "les jeunes premiers". Il en était fan. C'était au temps où Baongo vibrait au son



des Rolling Stones, au grand dam des chroniqueurs d'*Etumba*, organe du parti marxiste au pouvoir.

À Paris et dans la région parisienne où vit la communauté congolaise, les *sapeurs* ont eu leur heure de gloire dans les années 80 via le journal *Actuel* qui a consacré un roi de la sape : Jo Balard.

Deux guerres civiles au Congo Brazza, en 1992 et 1998, ont mis cette manière de vivre en sommeil mais, la paix rétablie, les voilà de retour. Face aux sceptiques qui trouvent que la sape est une obscénité dans un pays en ruine, Jocelyn Armel rétorque : «*Il s'agit pour eux de se réapproprier la vie que la guerre a failli leur ôter.*»

À Château-Rouge, les sapeurs se ravitaillent chez le Bachelor. C'est la couleur qu'on vient chercher et ça tombe bien, "l'art de faire chanter les couleurs" est le slogan maison. Ce n'est pas trop cher (de 200 à 489 € le costume). Paul Smith, le styliste anglais (qui, lui, vend sacrément plus cher), a ouvert son dernier défilé en hommage aux sapeurs congolais avec un mannequin vêtu d'un costume rose bonbon, number one de la collection printemps chez *Connivences*.

De Brazza à Paris

Jocelyn Armel est arrivé à Paris à 16 ans, «*poussé par ma mère à faire des études.*» Maman Rose tenait à l'emplacement de la boutique actuelle du fiston un restaurant, *Le Repaire*, où elle proposait le plat national congolais : le saka-saka, un délice à base de poisson fumé et de feuille de manioc cuits dans l'huile de palme. Elle gérait, un peu plus loin dans la Goutte

d'Or, une épicerie exotique.

Jocelyn réussit ses études, il a une maîtrise d'administration économique et sociale obtenue à Paris XII, et un master de gestion. «*À l'époque, dit-il, même si vous aviez un bac plus six, ce qui est mon cas, il fallait prendre les petits boulots.*» Être noir n'était pas plus facile hier qu'aujourd'hui. En plus, Jocelyn est devenu papa en 1987, puis en 1989.

Il est donc préparateur de commandes chez Carrefour, puis il fait des remplacements de vendeur dans la boutique de Daniel Hechter, au rayon femmes : «*J'aimais ce que je faisais. C'est là que j'ai appris mon métier.*»

Jocelyn a l'œil : «*Dans l'offre vestimentaire il n'y en avait que pour les Européens : du gris, du bleu marine ou du noir. Mais la couleur est importante dans la vie des Africains. Je me suis dit : il faut que j'ouvre une boutique et que je ramène une gaieté dans les couleurs.*»

Passion congolaise pour le chiffon

Après un début de vente à domicile, il dépose sa griffe *Connivences* en 1998 et, en 2005, ouvre sa boutique rue de Panama : «*J'avais la pétoche, je sais que souvent un Africain préfère aller chez un moundélé plutôt que chez un frère. En plus, à la Goutte d'Or, les gens ne me connaissaient pas.*» Eh bien, ça marche. Mieux, le Bachelor habille les artistes de son pays et jusqu'au célèbre chanteur Papa Wemba.

Le bouche à oreille a fait son œuvre. «*Connivences propose à ses clients les couleurs qu'ils ont toujours voulu porter et qu'on ne leur a jamais proposées*», précise Jocelyn, bon publicitaire.

Le Bachelor fait fabriquer ses vêtements en Italie. Quand on s'étonne, il rétorque : «*Les façonniers d'ici font fabriquer au Portugal.*» Il vient d'ouvrir une seconde boutique dans la très chic rue Caulaincourt.

Mais il se désole : «*Nous adorons la fringue et nous n'avons produit aucun styliste. Les Congolais ont du pétrole et du bois, mais il faudrait qu'ils vivent aussi de la passion qu'ils ont pour le chiffon.*» À vrai dire, c'est fait : le "Bachelor" est le premier sapeur sachant saper.

Edith Canestrier

□ *Connivences*, 10 rue de Panama (tél.-fax 01 55 79 75 01) et 22 rue Caulaincourt (tél.-fax 01 42 55 41 53.)
Vente en ligne : www.connivencesparis.com

Dans le cadre des journées *Barbès l'Africaine*, au Centre musical Barbara-Goutte d'Or (rue Fleury), samedi 15 mai de 16 h à 20 h, projection du documentaire *Les allures*, du réalisateur Sosthène Samba. Puis défilé de mode, et débat en présence d'Achille Ngoye (journaliste), et de Jocelyn Armel "le Bachelor". ■